



Au boulot

La Nouvelle
Numéro 10 - décembre 2025

Plus de textes

Une **Nouve** plus riche, plus dense que les précédentes. Avec les œuvres présentées par les lauréats du concours lancé en septembre et les nouvelles produites par les participants à l'atelier *Écrits-20*, le nombre de pages a augmenté.

Le moment fut cruel de choisir entre des illustrations qui soulagent l'œil, ou les textes, encore des textes, beaucoup de textes.

L'objectif premier de l'équipe et de son magazine étant de promouvoir la nouvelle, l'option s'est imposée de réduire les images au profit des créations. Un intermède illustré quand la page s'y prête, mais priorité aux inventions, à l'imagination, aux surprises, courtes comme les micro-nouvelles jusqu'à 1 000 caractères, ou plus longues des nouvelles conséquentes.

Le jury s'est montré sélectif. Il a écarté les récits qui semblaient s'étirer artificiellement et occuper la place minimale fixé par le règlement, ou se réduire pour ne pas dépasser le plafond. Il a retenu les histoires complètes, appréciant leur agrément, leur diversité, leur aspect captivant ou surprenant. Il a veillé à l'originalité et à l'adaptation au "grand public". Quelques histoires mises de côté présentaient des qualités certaines, mais pouvaient choquer des lecteurs. Tout est bon à écrire et à lire, tout n'est pas simple à diffuser !

Après ces réserves d'éditeur, vous jugerez si les choix vous plaisent et surtout vous évalueriez les efforts des auteurs et les effets utilisés.

Les membres de l'atelier *Écrits-20* prolongent le magazine. Depuis le mois de septembre, ils produisent des textes fédérés autour d'un thème mensuel qui leur est soumis le premier lundi. Les hésitations sont parfois gommées par les suggestions transmises le troisième mardi du mois. Les œuvres sont présentées sur le site "Amis des Mots" (amisdesmots.fr), à la rubrique qui porte le nom de l'atelier. À en croire leurs remarques, l'ambiance est positive, conviviale et constructive.

Retrouvez leurs créations, brèves ou développées, en accès libre et, le cas échéant, rejoignez leur rang et profitez des regards amicaux des membres de **La Piterne**.

Jean-Patrick Beaufreton

Au boulot

La salle des fêtes.....	3
En marge.....	6
Les tubes de peinture.....	9
Si on m'avait dit.....	9
A l'école des osmies.....	11
Entre mythologie et temps modernes.....	14
Rien de plus facile.....	16
Les Écrits-20.....	18
Le loup, le renard et la galette.....	19
La promesse des pastilles de chocolat.....	21
Le syndicat des chats.....	23
Au café.....	23
Le bouleau.....	26
Peintres en herbe.....	28
Promotion.....	28
Un atelier.....	30

Publication de l'Association *La Piterne*
Directeur de publication : Jean-Patrick Beaufreton
Illustrations : Pixabay.com et IA Raphaël
ISSN : 2969-5988

À vos plumes

Innover, tenter, risquer. Voici le marché que nous mettons entre vos mains.

La Nouve invite les lecteurs de son magazine et les visiteurs de son site à présenter une œuvre au thème libre. La taille est fixée à 8 000 caractères minimum et 12 000 caractères maximum, titre et espaces compris.

Les propositions sont reçues, du jeudi 1^{er} janvier (pas avant) au samedi 28 février 2026, à

contact@lanouve.fr

Le règlement détaillé est présenté sur le site lanouve.fr pendant toute la période de l'épreuve.

La sélection sera fondée sur l'originalité (pas deux récits aux sujets proches), la qualité narrative et rédactionnelle, le respect du français. Les nouvelles retenues seront publiées dans le magazine numéro 11 en avril 2026.

La salle des fêtes

À Saint-Coussin, la célébrité s'appelle Armand, baptisé Boulot. Son surnom tient à son ventre rond comme une miche de pain tiède, ses joues rebondies qui rosissent au moindre effort et ses yeux plissés par un sourire quasi permanent. Quand il marche, le trottoir semble onduler avec lui, comme une petite vague.

Boulot ne se presse jamais. Son dicton préféré est : *Rien ne sert de courir, il faut manger à point*. Toujours prêt à plaisanter, il a l'art de transformer une corvée en tâche agréable.

Un jour, le directeur de l'école lui demanda de balayer la cour. Plutôt que de s'y coltiner, il a improvisé un « concours de danse du balai » : chaque coup de manche s'accompagnait d'un pas de valse, chaque tas de feuilles devenait un partenaire imaginaire. Les enfants riaient aux éclats en le voyant tourner, et lui, essoufflé mais ravi, a conclu :

— Voilà, c'est propre et en plus, c'est artistique !

Sa grande habitude est d'aimer la bonne chère. Chaque jour, il est au café à "lire le journal", ou plutôt à le tenir à la main, en observant les assiettes qui passent. Il connaît par cœur les horaires du boulanger... et surtout ceux de la crêmière. Car, si Boulot apprécie le beurre demi-sel et les fromages coulants, il a un faible plus grand pour Clémence, la crêmière de Saint-Coussin. Quand elle apparaît sur le pas de sa boutique, avec son tablier immaculé et son sourire rond comme une tomme, Boulot perd sa répartie habituelle. Il se gratte la nuque, bafouille une commande et repart les bras chargés de produits dont il n'a aucun besoin : trois litres de lait, un camembert entier et parfois un pot de crème.

Les copains du café s'amuse de le voir revenir :

— Alors, Boulot, t'as encore fait tes provisions pour la semaine ?

Et lui, faussement sérieux, répond :

— Faut bien soutenir le commerce local.

Derrière sa gourmandise, Boulot cache une vraie générosité : il partage volontiers une nouvelle terrine ou un gâteau inconnu. Ses amis disent de lui :

— Avec Boulot, on ne maigrit pas et on rit beaucoup.

La salle des fêtes de Saint-Coussin a besoin d'un coup de neuf. Les rideaux sentent le renfermé, la

peinture s'écaille et la scène grince. Le maire, Monsieur Duroy réunit son conseil municipal :

— Mes amis, il faut rafraîchir notre salle des fêtes. On y célèbre les mariages, les banquets, les lotos... mais là, elle est devenue un poulailler abandonné.

— Si on commençait par repeindre les murs, suggère la première adjointe.

— Et changer les chaises bancales, ajoute la secrétaire.

— Sans oublier l'horloge : elle retarde tellement qu'au réveillon, on a fêté minuit à deux heures du matin.

Tout le conseil en convient, mais personne ne se porte volontaire pour s'occuper du chantier : la peinture, ça sent fort ; les rideaux, c'est lourd et les chaises, il faut les dévisser...

Dans le silence embarrassé, la doyenne des conseillers avance une idée :

— Et si on demandait à Boulot ? Toujours partant pour donner un coup de main. En plus, il mettra de l'ambiance.

— Boulot ? s'étonne le maire. Tu veux dire Armand ?

— Il ne travaille pas vite, mais il est toujours joyeux. Sans oublier qu'il adore la salle des fêtes : il n'y manque pas un banquet !

— C'est vrai, enfonce la première adjointe. Boulot connaît chaque recoin de la salle des fêtes, surtout la cuisine et le bar.

— Eh bien, conclut le maire, si la salle des fêtes est son deuxième foyer, il n'y a aucune raison qu'il ne mette pas la main à la pâte. On va lui confier la mission.

Le lendemain, Monsieur Duroy croise Boulot à la terrasse du bistrot, à l'heure de son café crème accompagné d'une brioche.

— Ah, salut, monsieur le Maire. Assis-toi, je t'offre un petit morceau ? dit Boulot en coupant sa brioche.

— Pourquoi pas ? Justement, j'ai pensé à toi pour une mission spéciale, mais importante.

Boulot, la bouche pleine, lève un sourcil intrigué.

— Une mission pour moi ? C'est pas dangereux, au moins ?

— Dangereux ? Non, au contraire, je ne t'enverrai pas au casse-pipe.

— Plutôt au casse-croûte, coupe Boulot, prompt à plaisanter.

— Un peu de sérieux, si tu permets. Tu connais la salle des fêtes ?

— J'y ai mangé plus de couscous et de bœuf bourguignon que tout le reste du canton !

— Justement, dit le maire. Elle a besoin d'un coup de jeune. Et je me suis dit : qui mieux que notre Boulot pour la remettre en beauté ?

Boulot fronce le nez.

— Moi ? Mais je ne suis pas peintre.

— Allons, Armand, reprit le maire, tu as l'œil pour les couleurs, la main sûre et surtout... tu sais donner de la bonne humeur. Quand tu es là, même une corvée devient une fête. Tu ne ferais pas ça pour notre village ?

Boulot gratte sa nuque, hésitant.

— Ouais, mais... c'est que... c'est fatigant, tout ça. Monter sur une échelle, bouger les tables.

— Pense à la récompense, dit le maire en baissant la voix. Une belle inauguration, avec un buffet... bien garni.

— Garni, tu dis ?

— Garni, je confirme. Charcuteries, fromages, pâtisseries... tout ce que tu aimes.

Les yeux de Boulot pétillent.

— Ah ! Dans ce cas... si c'est pour le bien de la collectivité, je ne peux pas dire non. Mais je préfère : je ne suis pas le plus efficace au pinceau !

— On compte sur toi, Armand, conclut le maire en lui serrant la main.

Le premier élu ne tarde pas à convoquer Boulot et deux conseillers pour une réunion de chantier dans la salle des fêtes.

— Bon, dit-il en déroulant un vieux plan des locaux, il va falloir y aller sérieusement : peinture des murs, nettoyage du plafond, remplacement des rideaux. Tu es d'accord, Boulot ?

— Bien sûr, répondit ce dernier. Mais avant tout... quelles couleurs ? Parce que si c'est aussi triste qu'une soupe au chou, ça va pas donner envie de danser.

Les conseillers éclatent de rire. Après un rapide débat, on décide : murs crème « comme une baguette bien cuite », rideaux rouges « couleur du bon vin » et un liseré bleu « rappelant le ciel du pays ».

— Ça, c'est une déco qui donnera faim aux banquets, approuve Boulot.

Puis on dresse la liste des outils : pinceaux, rouleaux, bâches, seaux.

— Et une échelle solide, précise un conseiller. Parce qu'avec toi, Boulot, on n'a pas intérêt à ce que ça ploie !

— Hé, attention, proteste l'intéressé. J'ai peut-être du poids, mais aussi de l'équilibre. J'ai dansé la valse sur un tonneau, un soir de fête !

Le maire, méthodique, planifie les étapes : commencer par dégager les chaises et les tables, puis nettoyer les murs. Ensuite, Boulot étalera la première couche, qui séchera pendant une nuit, avant d'appliquer la deuxième couche, suivie des finitions.

Boulot lève la main.

— Oui ? demande le maire, étonné de l'attitude scolaire.

— Tu as oublié l'essentiel : la pause casse-croûte.

— Quelle pause ?

— Ben... *toutes* les pauses ! Une avant de commencer, une à l'aller, l'autre au retour. Sinon, c'est plus un chantier, c'est un bain.

Le maire soupire, avant de céder :

— Bon, d'accord. On intègre tes pauses casse-croûte. Mais tu les organises toi-même.

— Marché conclu ! répond Boulot avec un clin d'œil. Tu verras, avec moi, les travaux passent comme une tartine beurrée.



Le premier matin, Boulot se présente équipé d'un bleu de travail flambant neuf, acheté exprès. Enfin... flambant, sauf qu'il tire un peu sur les boutons et que la couture du ventre menace. Sous le bras, un panier garni de sandwiches et une bouteille de limonade :

— Mieux vaut prévenir que maigrir, dit-il.

Au début, seul dans la salle vide, il regarde les murs, puis l'échelle, puis son panier.

— Bon... une petite bouchée pour prendre des forces, et je m'y mets.

À peine a-t-il trempé le pinceau dans le pot qu'arrive Mado, intriguée :

— Alors, Boulot, tu repeins tout ça tout seul ?

— Oui ! Enfin, j'accepte volontiers un coup de main... ou un sandwich, si ça te tente.

La postière reste un moment, puis s'éclipse. Peu après, deux gamins du village passent leur nez par la porte :

— Hé, Boulot, tu fais de la peinture ? On peut t'aider ?

— Bien sûr. Mais attention : pas de bagarre avec la couleur, hein !

Au fil de la journée, les curieux défilent : le boulanger, suivi du maire, soi-disant venu vérifier l'avancement, mais surtout croquer dans une baguette au pâté.

Alors que Boulot s'essuie, d'un revers de manche, le front taché de blanc, la porte de la salle grince. Clémence, la crémillère, entre, une anse de panier d'osier accroché au bras.

— Bonjour, Armand, dit-elle d'une voix sirupeuse. J'ai pensé que tu aurais besoin d'un peu de fraîcheur... je t'apporte un fromage blanc.

Boulot en reste bouche bée, pinceau en l'air comme une baguette figée. Ses joues prennent la couleur des rideaux choisis par la première adjointe.

— Oh... euh... merci, Clémence. Tu tombes à pic, j'avais... j'ai justement faim. Enfin... soif. Enfin... besoin.

Elle sourit, amusée par l'embarras du garçon, dont les yeux dansent et se croisent une seconde. Les gamins pouffent, puis le brouhaha s'éteint presque : le boulanger détourne le regard et le maire feint de mesurer un pot de peinture.

Boulot, pour cacher son trouble, ouvre le panier et lance d'une voix saccadée :

— Eh bien, mes amis, la pause casse-croûte, c'est maintenant ! Fromage pour tout le monde !

Clémence lui adresse un regard malicieux avant de repartir. Boulot, la main encore tremblante sur le fromage, soupire :

— Si ça continue, je vais repeindre le mur couleur... des yeux de Clémence.

Entre chaque coup de pinceau, Boulot commente, plaisante, fait goûter un morceau. La salle se remplit moins de peinture que de rires et de miettes. Pourtant, le travail avance : un peu plus lent que prévu, des éclaboussures un peu partout et quelques traînées de peinture, mais il avance.

À la fin de la journée, quelqu'un remarque :

— Eh bien, pour un chantier, on dirait plutôt une fête !

Boulot, tout fier, réplique :

— Normal, c'est moi qui dirige. Ici, le maître mot, c'est : *au boulot... et au goûter !*

Quelques semaines plus tard, le conseil est heureux de sa salle des fêtes flambant neuf. Certes, les murs ne sont pas parfaitement lisses ; ici ou là, une trace de pinceau a débordé. Mais dans l'ensemble, l'endroit respire la lumière et la propreté.

Le maire prend la parole devant les habitants réunis :

— Mes chers amis, notre salle des fêtes a rajeuni ! Et si le travail n'est pas "académique", il a le mérite d'être authentique. Nous devons remercier celui qui a porté ce chantier à bout de bras : notre brave Armand, ou plutôt notre célèbre Boulot !

La foule applaudit à tout rompre. Le garçon, gêné, se dandine en souriant :

— Oh, vous savez... j'ai fait mon possible. Ça m'a demandé des efforts, mais j'ai mangé ce qu'il fallait.

Les rires ouvrent le vin d'honneur. Les tables croulent sous les charcuteries, les tartes et les fromages. Au milieu de la cohue joyeuse, Clémence s'approche de Boulot, d'un air un tantinet gêné :

— Tu sais, dit-elle, sans toi, la salle n'aurait jamais eu ce charme. Tu y as mis plus de cœur que de peinture.

— Oh, Clémence... bredouille-t-il. Tu crois vraiment ?

Elle le fixe de ses grands yeux clairs. Et, poussé par l'ambiance, le vin, et peut-être un peu par le destin, Boulot se tourne vers l'assemblée :

— Mes amis ! dit-il en tapotant son verre pour obtenir le silence. J'ai une petite demande à faire.

Le silence s'instaure aussitôt.

— Vous m'avez confié la salle des fêtes, j'ai fait du mieux que j'ai pu. Mais il y a une autre mission

que je voudrais entreprendre... si Clémence veut bien me la confier.

Une interrogation curieuse parcourt la salle. La jeune fille pâlit, le regard plein de curiosité.

— Clémence, dit Boulot, tu es la plus belle couleur de ma vie. Accepterais-tu de partager les casse-croûte avec moi... et peut-être même le banquet entier ?

Éclat de rires, d'applaudissements, de sifflements. La crémillère, les joues roses, répond d'un simple :

— Oui, Armand. Oui.

Le maire ravi lève son verre :

— Eh bien voilà ! Grâce à Boulot, on a une salle des fêtes rénovée... et bientôt un mariage à y célébrer !

Ce soir-là, on danse plus fort que jamais, au milieu des murs crème, des rideaux rouges et des sourires qui nourrissent autant que tous les banquets du monde.

Aubin Féret

En marge

Crayon en main, Gaëtan Rimal se souvenait de ce jour mémorable, un quart de siècle plus tôt, quand ses collègues l'avaient accueilli pour sa dernière journée de travail.

Il y avait eu une réception qu'on qualifia d'abord de « petite fête », mais qui prit rapidement des allures de grande cérémonie. Il y avait du monde, beaucoup de monde, pour célébrer la retraite de cet homme *aux mille vies qui avait commencé* sa carrière comme simple manutentionnaire, et qui l'avait terminée comme Président directeur général de l'une des entreprises les mieux cotées au CAC40. Personne n'avait d'ailleurs compris sa décision. Quand on est milliardaire, il est rare qu'on prenne sa retraite : on travaille jusqu'à sa mort, ou du moins, on gère son patrimoine.

— Alors Gaëtan, que vas-tu faire de tes journées ? lança Raoul Beaurepaire, un verre de champagne à la main. Voyager ? Écrire tes mémoires ?

Beaurepaire était le directeur général du groupe. À seulement quarante ans, il était pressenti pour prendre la place de Gaëtan.

— Avec tout ce que tu as vécu, ajouta-t-il, tu pourrais écrire une encyclopédie en plusieurs volumes. Et en ce qui concerne les voyages, il te reste tant de pays et de cultures à découvrir...

Gaëtan n'avait pas répondu tout de suite à la question initiale. Il avait semblé fixer un point sur l'horizon, comme s'il était absent de la fête qui se déroulait en son honneur. À première vue, on aurait pu croire qu'il avait mal entendu, ou qu'il n'avait pas compris le sens de la question, mais en réalité, il réfléchissait.

— Les deux ! dit-il finalement. J'ai un monde à parcourir et aussi à écrire.

Son collègue ne releva pas. Il regardait ailleurs, cherchant probablement des yeux les membres les plus influents du Conseil d'administration afin de les convaincre de voter pour lui. Gaëtan haussa les épaules et partit. Personne ne s'en rendit compte.

Il était rentré seul ce soir-là, les mains dans les poches, comme s'il avait quitté une réunion ordinaire et non la direction d'un empire industriel. Son chauffeur l'attendait devant l'immeuble, mais il le congédia d'un geste. Il voulait marcher.

Sur le chemin qui le ramenait chez lui, il croisa de nombreuses personnes qui, pour la plupart, le regardèrent avec déférence. Gaëtan n'y prêtait guère attention, il y était habitué. Mais il n'était plus la même personne, désormais. Il enleva sa cravate et la glissa dans sa poche.

En parvenant devant une papeterie encore ouverte, il jeta un coup d'œil à sa montre et entra. À l'intérieur, des fournitures scolaires s'entassaient, signe que la rentrée des classes approchait. Hésitant, il observa longuement les produits qui s'offraient à lui et finit par s'adresser à une vendeuse.

— Combien de ces cahiers avez-vous en stock ?

Il montra du doigt un type bien particulier de cahiers à spirales. Des formats A5, de grande marque. Les plus chers du marché.

— Une vingtaine, répondit la vendeuse, étonnée par la question.

— Je les prends tous. Et ajoutez des stylos noirs, bleus, rouges et verts, s'il vous plaît. Cinq de chaque, si c'est possible.

L'hôtesse lui proposa les produits les plus coûteux, mais Gaëtan indiqua de simples Bic.



Il repartit, fier de ses achats. Dans l'ascenseur, il souriait. Il croisa un voisin qui scruta discrètement l'intérieur des sacs et qui fut convaincu que le jeune retraité se lançait dans l'écriture d'un grand livre. Peut-être même d'une œuvre définitive.

Chez lui, personne ne l'attendait. Il vivait seul depuis des années, ce qui ne l'avait jamais vraiment dérangé, car il avait eu une vie sociale bien remplie. Il visita une à une les pièces immenses de son appartement, comme s'il les découvrait. Les murs couverts de toiles, les meubles design, les tapis persans : tout cela lui sembla soudain étranger, inutile, futile. Il entra dans son bureau, une vaste pièce d'allure presque monacale, et scruta l'imposante bibliothèque, à la recherche d'un ouvrage en deux volumes qu'il avait acheté quelques mois plus tôt. L'ayant repéré, il se saisit du premier tome et le posa sur son plan de travail en chêne massif. Puis, il ouvrit son sac de courses et disposa juste à côté un cahier et quatre stylos de couleur différente. Il glissa le reste dans un tiroir et s'assit.

Son premier geste fut de tirer un trait qui divisait la page de son carnet en deux : une large partie gauche pour la marge, la partie droite pour le texte proprement dit. Il regarda l'épais volume posé sur son bureau et en tourna les premières pages avec soin. Il lut attentivement le début, puis se mit à écrire sur son cahier avec le stylo noir. Au bout d'un moment, il reposa l'instrument et poursuivit avec le stylo bleu, puis avec le rouge et le vert. Quand il eut terminé, il se saisit d'une règle et traça une ligne d'un bord à l'autre de la feuille. Puis il relut ce qu'il avait écrit et releva la tête. Ses lèvres remuèrent pendant

qu'il répétait en silence les phrases qu'il venait de coucher sur le papier.

Vingt-cinq ans plus tard, le rituel n'avait pratiquement pas changé. Gaëtan se levait à sept heures, petit-déjeunait, prenait sa douche et se rendait dans sa pièce favorite. Il ouvrait le cahier posé au centre de son bureau, préparait ses stylos comme d'autres choisiraient des outils de chirurgie, et se mettait à écrire. Trois heures le matin, quatre l'après-midi. Entre les deux, un repas frugal suivi d'une promenade rituelle. Dans son quartier, on s'était habitué à sa silhouette qui avançait d'un pas pressé et déterminé.

À la papeterie, Mireille, la vendeuse, avait fini par le reconnaître dès l'entrée quand il venait renouveler son stock de fournitures.

— Encore des cahiers ? demandait-elle en souriant.

— Il me reste beaucoup à faire, répondait-il simplement.

Les années passaient, et la rumeur enflait. On murmurait que Gaëtan Rimal écrivait ses mémoires. D'autres présumaient qu'il avait entamé un roman-fleuve, peut-être même un cycle romanesque. C'était certain, pensaient les éditorialistes littéraires, l'ancien magnat rédigeait le texte ultime, une œuvre testamentaire qui ferait date. Gaëtan ne confirmait rien. Il se contentait d'un sourire et d'une courte phrase : « Je suis au travail », disait-il simplement, comme s'il voulait signifier à ses interlocuteurs que son activité passée n'avait pas été un véritable métier.

Peu à peu, le temps lui fit courber l'échine. Ses pas devinrent plus lents, ses sorties plus rares. On le vit moins souvent à la boulangerie, presque plus à la papeterie. La vieille Mireille finit par s'inquiéter.

— Vous allez bien, Monsieur Rimal ? avait-elle demandé.

— J'ai encore du travail, répondait-il simplement. Donc, oui, je vais bien. Il le faut.

Peu à peu, on cessa de le reconnaître. Les jeunes voisins ignoraient tout de son passé. Pour eux, il n'était qu'un vieil homme voûté qu'on rencontrait dans l'ascenseur, sac de courses à la main, et qui fermait sa porte sans un mot. Même ses anciens collègues, croisés parfois au détour d'une rue, hésitaient à le saluer. Les journalistes finirent aussi par l'oublier, tout comme ils oublièrent le projet littéraire sur

lequel il était censé travailler. Le milliardaire charismatique s'était effacé derrière une silhouette anonyme.

Son appartement devint un sanctuaire silencieux. Les toiles aux murs perdaient leur éclat, les tapis persans s'usaient. Mais sur son bureau en chêne, le temps semblait comme suspendu, ou plutôt, il avançait au rythme des signes colorés que Gaëtan traçait avec la même application qu'au premier jour. Et quand venait le soir, il relisait quelques passages à voix haute, comme s'il priait.

À quatre-vingt-dix ans passés, complètement sourd et presque aveugle, il n'écrivait plus que quelques mots par jour. Sa main tremblait, ses lettres semblaient tracées par un enfant, mais il persistait malgré tout. Chaque matin, il s'asseyait à son bureau, ajustait la lampe qui l'éclairait de biais et s'armait de patience. Ses gestes étaient plus lents qu'avant, plus douloureux aussi, mais il écrivait encore et toujours.

Il ne sortait presque plus. La papeterie avait fermé pour être remplacée par une boutique de téléphonie. Gaëtan en fut attristé, mais il avait assez de cahiers, désormais. Il n'aurait pas besoin d'en chercher ailleurs. Ses rares courses se limitaient à l'essentiel, le reste lui étant livré à domicile. Quelqu'un venait lui faire son ménage, une infirmière passait deux fois par jour pour lui prodiguer des soins médicaux. Peu à peu, son univers se rétrécissait, jusqu'à finir par se limiter à son bureau. C'est là qu'on avait installé son lit.

Les rares personnes qui lui rendaient visite respectaient son secret. Personne ne devait savoir ce qu'il faisait de ses journées, ce qu'il écrivait sans relâche.

Les années s'empilaient comme ses cahiers. Et dans cet appartement qui vieillissait en même temps que lui, le bureau en chêne devint le centre du monde. Le centre de son monde. On y voyait s'élever une tour de cahiers identiques, soigneusement numérotés. Des centaines de pages, des milliers de mots, des millions de signes. Et toujours, posé à côté du carnet en cours, l'ouvrage qu'il explorait depuis tant d'années et dont il aurait bientôt achevé la lecture du second tome.

Un matin d'hiver, alors que le givre blanchissait les toits, Gaëtan ouvrit son cahier à moitié rempli. Il

avait le visage détendu, car il savait que c'était son dernier jour de travail. Il allait enfin clôturer son œuvre. Avec une lenteur extrême, il se mit à écrire. De temps en temps, ses lèvres remuaient, mais aucun son n'en sortait. À la fin de l'après-midi, il s'interrompit, baissa les paupières, et resta un long moment immobile. Quand il les rouvrit, il prit conscience qu'il avait réussi. Il ferma son dernier cahier et envisagea de le déposer en haut de la pile, mais il comprit qu'il n'en aurait pas la force. Alors, il le poussa légèrement devant lui et laissa le sommeil le gagner. Sa tête s'inclina doucement jusqu'à toucher mollement le bureau.

L'infirmière qui le découvrit le soir même, la main crispée sur un stylo noir, se prénomma Chloé. Quand elle constata que c'était fini, elle se prépara à faire ce à quoi elle s'était engagée : détruire par le feu l'ensemble des cahiers empilés sur le bureau.

Chloé ignorait ce qu'ils contenaient. Aussi ouvrit-elle celui qui se trouvait devant la dépouille du vieil homme. Elle en consulta fébrilement la dernière page. C'est alors qu'elle comprit.

Jour après jour, Gaëtan avait recopié les mots des deux volumes d'un ouvrage indispensable : l'édition ultime du Dictionnaire historique de la langue française, revue et enrichie par Alain Rey. Le célèbre Robert. Quatre-vingt-quinze mille mots, expressions et locutions répartis en deux volumes.

L'écriture était belle, appliquée. Dans la marge, Gaëtan Rimal avait régulièrement ajouté des annotations personnelles, des interrogations, des précisions, mais alors que la recopie pure et simple du dictionnaire avait été réalisée au stylo noir, il avait utilisé les autres couleurs pour rédiger ses commentaires.

Chloé hésita un instant, mais ne put se résoudre à tenir sa promesse. Jamais elle ne pourrait éliminer ces écrits, elle en était tout bonnement incapable. Alors, elle les rassembla et les emporta chez elle.

Plus tard, elle les proposa à un éditeur renommé qui décida de les publier en l'état.

— Tout ça pour ça ! persifla Raoul Beaurepaire au moment de la sortie du livre.

Il avait toujours pensé que son ancien supérieur rédigeait une autobiographie.

Il se trompait. Gaëtan avait fait bien plus que raconter sa vie. Il avait écrit le monde.

Jean-Luc Menet

Les tubes de peinture

Premier jour de boulot au *Rendez-vous des Artistes*, j'aide le patron à réassortir les rayons. Sur l'escabeau, il me dit le nom des manquants et je lui tends les tubes et pots de peinture. Des noms bizarres mais qui sonnent : rouge alizarine, bleu céruléen, vert cinabre, noir de Mars.

— Vert de vessie, c'est zarbi comme nom.

Le patron sourit de mes étonnements.

— Rien à voir avec ce que vous croyez, il me dit.

— Et brun de momie, rien à voir avec momie ?

— Si, si. Avant, c'était à base de véritables momies réduites en poudre mais plus maintenant. Figurez-vous, ajoute-t-il, que les Européens ont même ingéré jadis des remèdes à base de momie.

— Anthropophagie, n'importe quoi, je réponds.

Comme c'est mon premier jour, je rigole. C'est du bizutage. Pour me chambrer, mon précédent boss, l'épicier timbré, m'avait envoyé chercher le fer à friser la salade. Qu'est-ce que j'y connais, moi, en salades, c'est ma mère qui cuisine.

— *Caput mortum*, réclame le patron en tendant la main.

Marie Derlet

Si on m'avait dit...

Vous savez quoi ? Ma vie avait tout pour être vraiment cool. Et elle l'était aux yeux de tous. Il faut dire, j'avais tout fait pour, quarante et quelques années de cotisations, des économies et épargnes en veux-tu en voilà, le parfait exemple du bon citoyen prévoyant. D'accord, un peu de cholestérol, un foie un peu trop sollicité et deux ou trois bricoles qui auraient pu être mieux gérées, mais dans l'ensemble j'étais arrivé à l'âge de la retraite avec un quasi sans faute.

Depuis très longtemps j'y pensais à cette échéance. Jeune déjà on se moquait de moi quand j'en parlais, anticipais, prenais mes précautions, évoquais du bon temps à venir. N'allez pas imaginer que je sois passé à côté de ma vie pour autant, j'ai su profiter de tout en temps utiles. Et plutôt deux fois qu'une. Mais j'ai toujours gardé une poire pour la soif comme on dit, un petit sou à mettre de côté, à faire fructifier pour plus tard. J'étais une sorte de bes-

tiole hybride, à la fois cigale et fourmi ! De quoi ne pas se trouver dépourvu le moment venu et pouvoir chanter et danser comme bon me semblait.

Les plaisirs de la retraite, j'ai sauté dessus, dès le premier jour. Temps libre, absence de contraintes, zéro charge mentale, j'ai rangé les emmerdes au vestiaire. Mes journées suffisaient à peine pour venir à bout des livres que je n'avais pas eu le temps de lire, pour terminer ces parties de golf qu'avant je ne pouvais pas mener à leur terme, pour ces randonnées que je planifiais depuis toujours.

Il fallait faire un peu attention, l'argent file vite quand est arrivée l'époque des loisirs en « open bar » et avec tout le temps nécessaire pour s'en saouler. Se prélasser à la terrasse des cafés, combien de fois en avais-je rêvé ? Se chauffer la couenne au soleil, vois la condensation apparaître sur le verre de bière, le boire avec délectation, laisser son regard traîner sur les passantes dont les gambettes se dénudent aux premiers rayons de soleil, apprécier les chemisiers qui ressortent après un long hiver dans le placard. Mais tout ça n'a qu'un temps. Avant, je connaissais tous les serveurs des restaurants et des troquets de la ville, ils me saluaient par mon prénom quand je passais devant leurs bouges. Maintenant, ce sont les préparatrices de la pharmacie qui me saluent et je suis plus copain avec mon médecin dealer de médocs, qu'avec le vendeur de motos fourgueur de grosses cylindrées. Bientôt, ce sera le gardien du cimetière qui m'apostrophera depuis sa guitoune. Les temps changent, et moi aussi. Et eux pas plus que moi n'avons quoi que ce soit à y gagner. La vraie question qu'il faut se poser pour donner un peu de piment à la vie est de savoir contre qui et contre quoi se battre. Sinon à quoi bon, si les seules luttes à mener sont celles contre des couillons assis derrière leurs guichets administratifs, très peu pour moi.

Mais les authentiques affrontements, les combats à la loyale, ceux du quitte ou double, vous en connaissez encore beaucoup vous ?

Il y a deux ou trois ans pourtant quand j'ai tiré ma révérence, je me suis senti libéré de toutes ces conneries qui faisaient mon quotidien, mais aujourd'hui ? Je n'arrive pas à y croire, mais il y a un truc qui me manque. Me lever le matin, ça va encore, il y a des choses à faire même si ma carcasse me fait mal... Mais après ? Une fois que tu as pris tes pilules pour

ceci et tes cachets contre cela, vérifié ta glycémie, il y a quoi comme défi ?

Traîner au lit ? J'ai connu ça dans mes jeunes années avec des épisodes de chômage. Mais là au moins on savait où on allait : chercher du boulot ! On n'avait pas le choix, la menace était là, pressante, urgente, trouver un putain de boulot, pour bouffer, avoir un toit, être autonome, jouir de la vie et claquer du pognon. Après, c'est vrai, je n'ai plus vécu de pause dans le travail, mais il fallait quand même se battre, ne serait-ce que pour le conserver cet emploi qui devenait rare dans ces années lointaines prémillénaristes. C'était un vrai défi de se battre pour grimper dans la hiérarchie, sociale et salariale.

Dans ce temps-là, chaque matin, j'avais un but. Depuis quelques semaines, je commençais à dépérir.

C'est un peu comme au départ des enfants. C'est eux qui fixaient le rythme de la maison, c'est pour eux que l'on gardait le frigidaire toujours plein, en espérant pouvoir calmer leur boulimie, c'est en fonction d'eux que l'on calait la date et les lieux des vacances. À la maison une fois seuls, il a fallu se réinventer, mais heureusement il y avait encore le travail pour structurer les journées, les semaines, donner une ligne et un sens à tout ça.

Cette retraite si longtemps désirée, ma femme et moi avions prévu de la prendre à deux. En rigolant, on s'engueulait déjà sur les destinations, la durée des séjours, la qualité des hôtels... un signe de bonne santé dans le couple. Mais pas chez Nicole. Un an à peine après son arrêt d'activité, ce sont ses reins qui ont, eux, déposé le bilan. D'un coup et totalement ! Six mois après la première alerte, nous suivions son cercueil au cimetière. Quarante années de cotisations et trois trimestres pour en profiter, chienne de vie.

C'est alors que j'ai découvert, l'horreur du veuvage. Je ne parle pas là de la peine d'avoir perdu Nicole, ça c'est mon affaire et je préfère garder ma souffrance silencieuse, non je parle du statut de veuf ! Le sirop qui dégouline de toutes les conversations, cette sollicitude permanente et surjouée, ces dîners arrangés dans un premier temps pour ne pas vous laisser tout seul, dans un second pour vous trouver une compagne. Pour vous caser afin que tout le monde ait bonne conscience. Ces amis avaient pourtant été proches de Nicole, comment pouvaient-ils imaginer la remplacer comme ça par une de ces bigotes

sorties de la naphtaline ? Avec toutes ces sollicitations, je me sentais comme un assisté, sous perfusion de bons sentiments. Pourquoi pas l'EHPAD, ou se flinguer tout de suite, tant qu'ils y sont ?

Je me suis réfugié dans la solitude des jardins familiaux. Quelques mètres carrés à cultiver, je ne connaissais personne, je ne parlais pas, je ne répondais pas, ma réputation a vite été faite et on m'a foutu une paix royale. Mais la terre est basse et mes mains ridées sont trop arthritiques pour ces bêtises. Si elles avaient de plus en plus de taches brunes comme la terre, elles étaient loin d'être vertes. De dépit, j'ai rangé ma pelle et mon râteau comme un gosse dépité à la fin d'une journée à la plage.

Mes amis, ceux qui n'étaient pas arrivés à me casser, m'ont embringué dans une autre aventure sans avenir ; le bénévolat. En gros, c'est du boulot sans les avantages. Et là, je ne parle pas que de la paye qui évidemment n'existe pas. Je parle de l'ambiance. Pas de promotion, de défi à relever, d'optimisation, encore moins de pression ou de charge mentale. On te demande d'être benévole, alors on ne va pas oser te challenger. Vous pensez bien que je les ai laissés à leurs petits jeux.



Et pourquoi pas faire de la politique tant qu'on y est ? Il faut dire que le matin à la radio, à midi dans le journal, le soir à la télé, il n'y avait que ça. Et que je vote là, et que je dissous ici, je forme un gouvernement, je le renverse... Budget et censure, restrictions et manifestations, ces gars-là – et les femmes tout pareil – étaient étonnamment prévisibles. Les papiers des journalistes étaient convenus, tout le monde pouvait les écrire, même moi.

Et puis un nouveau truc est apparu. N'osant pas taxer les riches, le gouvernement – ne me demandez pas lequel ils changent tout le temps – a décidé de s'en prendre à nous, les retraités. Une première depuis bien longtemps, en tous cas depuis que je fais partie de la caste. Finis la rigolade, le bon temps des boomers, on gèle tout, vous allez voir ce que vous al-

lez voir, vous allez payer. Et des milliards même ! L'année blanche qu'ils ont appelé ça... Une bénédiction, oui, voilà ce que c'était. Pour moi, assurément même si j'entendais vociférer les syndicats.

J'avais cotisé pendant toutes ces années, mais pas assez faut croire. J'avais presque tout croqué ; les loisirs, les enfants, sans oublier ces foutus impôts qui vous réservent toujours un chien de leur chienne. Et ça bouffe ces bêtes-là !

Je n'avais plus qu'une seule solution : me remettre au boulot. Eh oui, exactement comme quand j'avais vingt ans. D'un coup, j'avais rajeuni de... eh oui, cinquante ans ! Comme ça d'un claquement de doigts. Arthrite ou pas, j'ai peaufiné un CV, démarché des entreprises, pour me vendre. Je me suis battu et vous savez quoi, j'ai gagné.

Je commence le boulot demain... À six heures !

Depuis une semaine, j'ai arrêté les médocs, je dors comme un bébé, j'ai à peine mal au dos le matin. À vrai dire, je n'ai qu'une angoisse, que ce gouvernement – que je chéris – ne revienne sur ses décisions et réévalue nos retraites. Ce serait la cata ! S'ils font ça, promis, je vais manifester.

Daniel Raymond

A l'école des osmies

Après une dure année covid, je décidai de partir travailler en province et ce fut... en pleine campagne. Un vrai coup de foudre ! Et pourtant, l'annonce publiée par l'agence immobilière ne comportait... aucune image. « Y-a-t-il une maison ? » « Oui » Pressentant que du nouveau se profilait dans mon destin, je proposai de nous y rendre tout de suite.

C'était un jour de juillet magnifique. Les champs de blé, pas encore moissonnés, ondulaient sous une brise légère ; coquelicots et épis dorés caressaient la voiture qui s'avavançait prudemment sur un chemin de terre. Enfin, j'aperçus la dernière maison. Une haute frondaison de frênes formait une voûte protectrice à l'entrée puis un étroit chemin tracé à la tondeuse s'enfonçait dans les herbes exubérantes d'une pelouse en friche. Je fus tout de suite submergée de bonnes ondes. C'était chez moi !

Après l'emménagement, je m'aperçus que des rénovations étaient plus urgentes que prévu. L'électricité était vétuste et le compteur disjonctait souvent : Il

fallait trouver un électricien. Le maire me proposa de contacter un certain Jérémy en précisant : « Il travaille bien mais n'est pas toujours très disponible à cause de problèmes de famille. Voyez avec lui ».

Contact fut pris et Jérémy sonna chez moi un peu plus tard, accompagné de son fils Kevin, un ange blond au visage fermé et au regard vide. Si le père me fit bonne impression, ce ne fut pas le cas du fils, qui après une poignée de mains molle, entreprit d'inspecter le séjour et de manipuler tous les bibelots. Je lui demandai de faire attention mais il ne sembla pas entendre. Le père haussa la voix : « Kevin, va m'attendre dans la voiture ! » puis se retourna : « Excusez-le, j'ai du mal avec lui » « Mais il n'est pas à l'école ? » « J'ai perdu ma femme il y a un an et depuis, il refuse d'y aller. En classe, il croise les bras et ne bouge plus. L'instituteur m'a conseillé de lui faire voir un psy mais c'est pareil : il croise les bras et ne veut ni dessiner ni répondre à ses questions ».

Jérémy démarra le week-end d'après. Son fils l'accompagnait, muet, avec dans la main un scoubidou qu'il triturait nerveusement. Le manque de communication me devint vite intolérable et je m'approchai : « Quel âge as-tu Kevin ? ». Silence. « Laisse-moi deviner... neuf ans ? ». Pas de réponse. « Sept ans » murmura-t-il sans lever la tête, en continuant de tortiller son scoubidou. Me souvenant que j'adorais me vieillir au même âge, je poursuivis : « Tu es grand pour ton âge ! et tu es en quelle classe ? ». Retour du silence. J'avais été maladroite. Il fallait changer de tactique. « Veux-tu voir le papillon que j'ai trouvé ce matin ? ». Il daigna lever les yeux et me fit signe que oui. « Je l'ai trouvé inerte ce matin. C'est un paon du jour. En as-tu déjà vu ? ». Je le fis se lever et prenant l'insecte dans une coupelle, le lui posai délicatement sur la main. « Il est mort ? » « Oui, son âme est au ciel mais il est toujours aussi beau ». Il me regarda fixement avant que de la tristesse ne voile son regard. Il fallait retrouver un ton plus badin. « J'ai aussi un début de nid de guêpes. Tu veux voir ? ». Il me suivit jusqu'au buffet dans lequel je cachais mes trésors « naturels » et nous passâmes un moment à étudier le nid, sa matière, le rôle des alvéoles. Quand Jérémy revint dans la pièce pour voir ce que son fils faisait, il fut étonné de nous trouver ensemble. Je le rassurai : « Tout va bien. »

Tout le temps que durèrent les travaux, nous prîmes l'habitude quotidienne d'observer quelque chose dans la nature : les dragons des arbres, les syrphes, petites mouches qui se travestissent en guêpes avec des rayures jaunes et noires pour tromper les prédateurs, les vers de terre qui une fois dehors, ont hâte de rentrer sous terre et cherchent avec leur tête pointue le moindre trou, la croissance des bourgeons, etc. Nous avons instauré un rituel ; En arrivant à la maison, il se mettait à côté de moi et attendait que je lance un sujet. Il parlait peu mais n'oubliait rien de ce que je lui avais déjà expliqué. Son père me dit qu'il venait maintenant chez moi avec plaisir. Je me pris au jeu et cherchais désormais d'autres points d'intérêt.

Le dernier jour des travaux, j'étais émue. La maison était devenue lumineuse, aussi bien le jour quand le soleil inondait les pièces que le soir grâce aux nouveaux éclairages. Mais... Kevin allait me manquer. Je m'étais habituée à nos conversations quotidiennes et à la candeur de son regard d'enfant meurtri par la vie. Il marmonna un « au revoir » et partit attendre son père dans la voiture. Après un merci chaleureux de Jérémy, la maison se vida...

Quelques jours plus tard, je le retrouvai par hasard chez le boulanger. « Toujours contente de vos éclairages ? » « Oui. Parfait ! Comment va Kevin ? » « Il m'a demandé si nous retournerions chez vous. » « Mais quand il veut. Cela me fera plaisir. Déposez-le demain si vous voulez ? ».

C'est joyeuse que je me réveillai le lendemain. Quelle activité faire avec lui ? Une image me vint alors à l'esprit : celle d'une blessure qui cicatrise... Au début, toute la zone est enflammée ; puis avec le temps, la périphérie devient moins sensible ; enfin la chair se reconstruit et la cicatrice elle-même devient moins douloureuse à la pression. Cet enfant avait été terriblement blessé par la mort de sa mère mais m'avait laissé l'approcher et nos rendez-vous « nature » avaient permis de mettre une gaze sur le mal. Il fallait continuer et faire confiance au lien que nous avions tissé.

Le temps était pluvieux. J'envisageai donc de lui lire des chapitres du Livre de la Jungle. Kevin vint se mettre à côté de moi comme il en avait l'habitude et attendit. « Il pleut aujourd'hui et c'est désagréable de sortir. Connais-tu le Livre de la jungle ? » « Non »

« Sais-tu ce qu'est une jungle ? » « Oui ». « Très bien. Allons-y ». Je pris le livre dans la bibliothèque et l'ouvrit...

Kevin se mit alors à éclater en sanglots. Ses larmes coulaient sur ses joues sans qu'il songe à les essuyer. « Que se passe-t-il ? » Il ne répondit pas et continua de pleurer en baissant la tête. Embarrassée d'avoir été la cause de cette tempête et ne sachant que faire, je m'approchai de lui et le pris doucement par les épaules. Nous restâmes côte à côte un long moment. Il pleurait encore mais moins fort. « Veux-tu un verre d'eau ? ». Pas de réponse mais il leva enfin son visage. « Maman... C'est Maman qui me lisait des histoires »



Je restai un moment sans savoir que dire. « C'était une bonne maman alors. Et tu aimes les histoires ? » « Oui mais... seulement celles de Maman... » Comment faire pour l'apaiser ? « J'ai une idée. On va ouvrir le livre en présence de ta Maman ». J'allai chercher une feuille de papier cartonné sur laquelle j'écrivis en grosses lettres « MAMAN ». « Comme ça, on ne va pas l'oublier. Prends ces crayons de couleur et dessine-lui des cœurs pour qu'elle sache qu'on pense à elle. De là où elle est, là-haut, elle sera heureuse. Tu veux bien ? ». Il hésita quelques secondes, s'empara des crayons et remit de la couleur sur chacune des lettres en murmurant : « Maman ». Il rajouta des cœurs et un soleil. « C'est superbe. Elle va être très contente. Je vais mettre la feuille en face de nous pour que nous puissions bien la voir ! ». La lecture du premier chapitre, à deux voix se passa bien. Je lui expliquais les mots qu'il ne connaissait pas ; de temps en temps, il jetait un coup d'œil à la feuille de papier. « Tu vois, dans ce chapitre Mowgli est recueilli par les loups ; cela veut dire qu'il y a toujours

dans le monde des gens qui peuvent nous aider mais qu'il faut s'adapter à ces personnes qui nous veulent du bien »

À son retour, Jérémy nous trouva tranquilles sur le canapé. Je pris les devants en lui montrant la feuille : « Nous avons choisi avec Kevin de faire participer sa maman ».

Le jeune père jeta à son fils un regard inquiet. Que s'était-il passé ? Je bottai en touche : « Kevin peut revenir lire la suite du livre quand il veut. Je vous rappellerai ». Le soir même, je pus enfin lui téléphoner et expliquer le chagrin de son fils. Il en fut bouleversé. Je repris cette image de cicatrice : « La blessure était infectée et ne pouvait pas cicatriser. La poche d'infection a éclaté et les choses devraient aller mieux maintenant ».

Kevin est revenu, à sa demande, le surlendemain. J'ai installé l'écriteau « Maman » devant le vase de fleurs, et nous avons lu ensemble les chapitres restants du Livre de la Jungle.

Quand le livre a été fini, nous en avons commencé un nouveau : « Le club des cinq ». Un autre jour, je décidai de faire un gâteau, prétexte à apprendre les unités de poids, puis à jouer au marchand pour faire des additions et utiliser les tables de multiplication... Quand il faisait beau, nous organisions des « récrés » : cueillette de fleurs, de fraises, lutte contre les chenilles des arbres fruitiers... Un « au boulot » lancé en chœur signalait la fin de la récré !

Nous avions trouvé notre rythme, mais une question me taraudait... Pouvais-je aller plus loin avec lui ? Il avait fait des progrès certes, mais pour son développement personnel, il devait retrouver le chemin de l'école.

Quand son père revint le chercher, je lui exposai l'idée qui m'était venue. Sa réaction fut embarrassée : « N'allait-on pas mettre en danger les progrès obtenus ces dernières semaines ? ». « Il faut essayer... pour son bien ». « Ok. Avec mon accord, allez voir l'instituteur ». L'entretien avec celui-ci fut très positif : La journée « Osmies » aurait lieu dans une semaine, chez moi, un peu avant la fin des classes.

Kevin connaissait déjà les petites abeilles maçonnes, au ventre recouvert de velours roux, qui depuis avril, pollinisaient avec ardeur les fleurs de mon jardin. Je leur avais dès mon arrivée, installé un « hô-

tel » de plusieurs chambres en tiges de bambou évidées, qu'elles avaient tout de suite colonisées. Face à la surpopulation, j'avais même dû leur installer deux autres hôtels qui connurent vite le même succès ! Leur bourdonnement intense dès le lever du soleil s'entendait de loin. L'activité de cette multitude de petits insectes opiniâtres, entièrement dévoués à la réalisation d'un refuge douillet pour leur descendance, était fascinante.

Kevin resta perplexe à l'annonce de la prochaine visite de la classe qui allait brutalement pénétrer en masse dans cette bulle que nous avions patiemment construite... Je m'empressai d'expliquer qu'il pourrait avoir un rôle actif dans la présentation des osmies qu'il connaissait bien. J'ajoutai aussi que nous préparerions un pique-nique sur la pelouse et qu'il serait demandé aux élèves d'apporter des gâteaux. Sans grand enthousiasme, il accepta néanmoins le projet... ouf...

Les jours suivants se passèrent à préparer un exposé sur les osmies. On remplaça le carton « Maman » près du vase et j'aidai Kevin à rédiger des textes et insérer les photos. Puis il y eut la répétition en grandeur « nature », face à... la pelouse. Je sentis qu'il avait gagné en confiance et que sa honte d'avoir manqué l'école passait en deuxième plan.

Le jour J, nous étions fin prêts pour accueillir la classe elle aussi un peu intimidée. J'allais chercher Kevin en retrait derrière son père, pour souhaiter à tous la bienvenue et annoncer le programme : Présentation de la vie des osmies par Kevin, déjeuner sur la pelouse et jeux.

Puis les enfants s'égayèrent pendant que l'instituteur vint parler avec Kevin comme s'il ne s'était rien passé auparavant, pour exprimer sa joie de le revoir et le remercier de partager ses connaissances.

La journée fut une réussite ! Les osmies eurent un franc succès et Kevin aussi. Repas et jeux achevèrent de briser la glace et avant le départ, l'instituteur se risqua à demander : « On te verra à la rentrée Kevin ? » Celui-ci tourna la tête vers son père et répondit « Oui... je pense... ». Il vint vers moi : « Je pourrais continuer à venir ? ». Et je fis ce que je n'avais encore jamais fait... Je le serrai dans mes bras... et lui murmurai à l'oreille : « Au boulot ! »

Pascale Delforn

Entre mythologie et temps modernes

François n'a plus besoin de réveil. Son corps se lève seul chaque matin à la même heure. Les yeux mi-clos, il se répète machinalement :

— Faut aller au boulot.

Ces quatre mots se sont incrustés en lui comme une injonction lancinante. Ils résonnent dans sa tête avant même d'avoir posé le pied par terre.

Métro bondé, escaliers encombrés, couloirs saturés d'odeurs de café renversé, de métal humide, de parfums trop lourds qui masquent à peine la sueur... Le trajet est une succession d'images grises. François franchit le portail de l'usine, enfille sa blouse, passe son badge, s'installe à son poste de travail. La chaîne de conditionnement lance dans un grincement entêtant son défilé obstiné.

À sa gauche, René s'empresse d'assembler les pièces que François met ensuite dans des emballages en carton. Plier, remplir, scotcher... Plier, remplir, scotcher, ses mains s'exécutent sans fausse note. Aucune pensée intrusive ne peut arrêter leur ballet incessant.... Plier, remplir, scotcher... Les heures s'égrènent dans une routine sans surprise. Le bruit saccadé et régulier des machines de l'atelier de fabrication adjacent bat la mesure à l'unisson de son cœur.

En bout de chaîne, Sylvie contrôle d'un œil exercé les boîtes avant expédition. Autrefois vendeuse dans un magasin ayant mis la clé sous la porte, elle se plaît à fredonner des airs de variétés françaises. Sa voix légère flotte dans le vacarme comme un fil de soie fragile.

À quelques pas, Serge s'affaire dans l'aire de stockage. Un jour, il a confié à François avoir commencé à travailler ici dès l'âge de vingt ans. Il pensait alors "se tirer de là" au bout d'un an ou deux. Puis il s'est marié, a eu des enfants. Avec une famille à nourrir, il n'a jamais osé sauter le pas... En quarante années de service, les boîtes en cartons passées entre ses mains fatiguées se comptent par centaines de milliers.

Toujours pressé et la mine sombre, Bernard le contremaître passe à intervalles réguliers pour vérifier que le travail avance correctement et que chacun est assidu à son poste. Ce n'est pas un mauvais

bougre mais il dirige son personnel comme on le lui a appris. Ici, les bons sentiments sont bannis. Ils sont épinglés comme des signes de faiblesse. L'autorité hiérarchique s'en trouverait irrémédiablement compromise. Ici, les ordres sont donnés sèchement voire violemment quand on veut impressionner un ouvrier récalcitrant.

Ce matin-là, François observe discrètement ses collègues. Soudain un souvenir lui revient.

C'était il y a bien longtemps. Son père l'avait emmené voir "les temps modernes" de Chaplin dans un petit cinéma de quartier. Sur l'écran était apparu un petit homme qui s'agitait devant des machines effrayantes. À l'époque, il avait bien ri devant les gestes répétitifs et maladroits de Charlot. Le combat entre le petit homme à la fine moustache noire et ces mécaniques imposantes était outrageusement inégal !

Avec le recul, le rire d'hier avait fait place aujourd'hui à la désillusion et à la tristesse. Il s'interrogeait. Ici dans cette usine, ses collègues et lui n'étaient-ils pas les "Charlot" du film qu'il avait vu enfant ?

Un matin, alors qu'il tirait distraitement un rouleau de scotch, la lame du cutter dérapa et entailla sa paume. Le sang jaillit, rouge et vif, tachant le carton. Rien de grave, mais assez pour le figer. Il regarda sa main ouverte presque rassuré, il y avait encore du vivant devant la machine. Sans plus s'attendrir sur son sort, François mit un pansement et retourna à son poste !

Ce soir-là, en rentrant, il passa devant le petit square de son quartier. Il ne s'y était jamais vraiment arrêté. Cette fois, ses yeux accrochèrent un bouleau : le tronc blanc, l'écorce qui s'écaillait en lambeaux. Fragile, et pourtant debout. Il resta planté là quelques minutes.

Le boulot, c'est ça aussi, pensa-t-il. Perdre des couches et repousser malgré tout.

Virginie est son amour, son îlot de sérénité et de douceur. Le soir, quand il ouvre la porte de l'appartement, son regard s'illumine, le poids sur ses épaules se fait moins lourd. Elle l'attend, assise sur le canapé, une main sur son ventre arrondi.

À la dernière échographie le couple a écouté, émerveillé, les battements du cœur du bébé. François est resté fasciné par ce galop minuscule qui résonnait dans la pièce sombre. Offrir un tendre cocon nourri-

cier à un petit être en train de pousser dans son ventre, tel est le noble “boulot” de Virginie. Alors que lui, dans le même temps, se perd dans un travail dénué de sens et sans fin. D’un côté, la fertilité, la vie pleine de promesses ; de l’autre la stérilité, le vide.

Ce soir encore plus que d’habitude, François ressent l’absurdité de pousser encore et encore un rocher qui, une fois au sommet de la montagne, dévale la pente jusqu’en bas. Tel le châtiment imposé à Sisyphe par les dieux de la mythologie. Déprimé, il s’en ouvrit à Virginie. Elle lui confia alors les propos de sa sage-femme :

— Le moment le plus dur de l’accouchement, lui avait-elle dit, c’est “la phase de désespérance”. C’est quand tu crois que tu n’y arriveras pas... alors que c’est justement le moment où l’enfant est le plus proche de naître. À l’usine, quand tu es près de sombrer dans la désespérance, donne du sens à tes gestes répétitifs. Pense que ton rocher tu le pousses pour nous deux et notre bébé. Ça change tout, non !

François, interrogatif, resta muet mais laissa les paroles de Virginie faire leur chemin.

Le grain de sable... Ce fut un matin de février qu’il s’insinua subrepticement dans les rouages si bien huilés de l’atelier. Le froid mordait les visages et la vapeur s’élevait des bouches des ouvriers en file devant la pointeuse.

À dix heures, la machine principale se bloqua : cartons coincés, rubans déchirés. Bernard vociférait, obsédé par la production perdue à chaque minute qui passait.

Une fois la panne résolue, le rythme redoubla. Les gestes s’accéléraient. Plier, remplir, scotcher, plier, remplir, scotcher... Les ouvriers transpiraient malgré le froid. Les épaules se contractaient, les visages se crispaient.

Serge lâcha soudain son cutter et jeta sa blouse au sol en lâchant vertement

— Ras-le-bol ! J’suis pas une machine !

Le silence tomba comme une chape. On entendit seulement un carton choir lourdement. François, haletant, sentit quelque chose vibrer en lui. Ainsi, la machine infernale qui imposait sa loi brutale n’était pas invincible. D’une voix malicieuse, il invita Sylvie à chanter quelque chose de joyeux. Elle leva les yeux, étonnée, puis éclata de rire et entonna un tube entraînant. René dessina au marqueur un soleil sur un

carton. Les autres se mirent à rire sans retenue. Même le contremaître laissa tomber un court instant son masque d’autorité rugueuse. Un temps suspendu où la chaîne grise avait pris de la couleur.

Quelques mois plus tard, en pleine nuit, Virginie secoue François, le moment attendu depuis neuf mois était tout proche. Oscillant entre joie et angoisse, il bondit hors du lit. Les contractions s’enchaînent à un rythme de plus en plus régulier. Il appelle un taxi, s’empare des valises du bébé et de la future maman. Virginie, installée en salle d’accouchement, serre très fort la main de François. Les contractions se déploient par vagues de plus en plus rapprochées. Chaque fois qu’elle a peur d’être submergée par une vague plus offensive, François la soutient, l’encourage. La sueur colle ses cheveux à son front. Ses yeux brûlent de fatigue. La phase de désespérance. Elle y est, maintenant. Elle crie qu’elle n’en peut plus, qu’elle a peur de ne pas y arriver. Pousser encore et encore, malgré la douleur, malgré l’épuisement. Quand le cri du nouveau-né résonne enfin, un souffle doux et léger vient effacer toutes les peurs et douleurs. Il ne reste plus qu’un papa et une maman submergés par un amour absolu et infini pour cet enfant, chair de leur chair.

Ici et maintenant, plus de lassitude, plus de bruit assourdissant, plus d’usine, plus de cartons, seulement une petite vie rouge et chaude qui vient de crier son entrée au monde. Alors l’espace d’un instant François revit Sisyphe. Oui, on pouvait imaginer Sisyphe heureux. Comme le héros grec, il ne pouvait pas donner un sens intrinsèque à un travail absurde mais il était libre de ses émotions et de ses pensées en le réalisant. Il ne subirait plus. Il avancerait, fier et droit, vers la promesse de voir cet enfant grandir.

Le lendemain, en route pour l’usine, François s’arrêta devant le bouleau du square. L’arbre s’écaillait toujours, fragile, mais debout, obstiné. Il posa sa main sur le tronc et se dit :

— Oui, je pousse mon rocher. Mais désormais, je sais pourquoi. Je sais pour qui.

Et, pour la première fois depuis des années, il entra à l’usine d’un pas assuré et le dos redressé.

Marie-France Coudoin

Rien de plus facile

Dix semaines d'exil.

Cinquante cauchemars depuis l'assassinat de la reine des *Deux Galaxies* et de son héritier.

Cent tentatives avortées pour contacter les partisans de l'ancien régime.

Zéro doute quant à ma décision de sauver le prince suppléant et de m'enfuir avec lui.

Je me réjouis toutefois de rejoindre enfin les partisans sur *Okhitan*. Pour retrouver un vrai lit. Et pour protéger Alexander des rebelles. Pour effectuer mon job de *bodyguard* jusqu'au bout.

Le trafic se densifie autour de nous, on pourrait nous reconnaître. L'étau se resserre dans ma poitrine. Je dissimule mon inquiétude à mon compagnon de voyage, qui s'est lancé dans la description de l'un de ses morceaux de violon favoris. Son enthousiasme et sa passion me ravissent : le deuil le terrassait au début de notre fuite.

Je me redresse soudain sur mon siège et agrandis le zoom sur la caméra arrière du vaisseau. Mon cœur s'affole.

— Ce véhicule a ralenti en nous croisant, précisé-je. Ça me plaît pas.

— Tu es trop parano...

— Merde, ils font demi-tour !

— Simple coïncidence. Notre engin est passe-partout, argumente-t-il, même si son signalement a fait la une des *InterNews*. Ils ne vont pas nous attaquer sans être sûrs que je suis à bord.

Ma panique grimpe en flèche malgré la voix posée d'Alexander. J'appuie sur les commandes pour accélérer. À part un léger soubresaut, rien d'extraordinaire ne survient. Surtout, nos poursuivants se rapprochent.

— J'aurais dû voler un vaisseau plus performant ! éructé-je. C'est ta faute !

— Comment ça ?

— Quand j'ai dérobé celui-ci, t'étais désolé pour ses propriétaires, j'ai pas osé le refaire. Ton empathie a déteint sur moi et nous met en danger !

Il s'apprête à répliquer quand un bruit sourd résonne au-dessus de nos têtes et augmente encore mon rythme cardiaque.

— Ils ont lancé un harpon pour nous tirer ! m'écrié-je. Je dois monter voir.

— Non !

Je me lève, il se saisit de mon bras. Son regard désespéré attrape le mien.

— Alexander, je dois tenter de nous décrocher, murmuré-je. Toi, tu pilotes.

— Je ne sais pas faire ça.

— Bien sûr que si. J'ai confiance en toi. Et utilise les *uni-grenades* s'ils entrent dans le vaisseau.

— Attends, s'ils sont à l'intérieur, ça veut dire que...

Ma bouche s'écrase sur la sienne et le réduit au silence. Je sens le sel de ses larmes sur ma langue. Drôle de premier baiser... Si on survit à cette attaque, je m'excuserai pour lui avoir coupé la parole, pour l'avoir embrassé sans m'assurer de son accord préalable et pour avoir enfreint la règle numéro 1 patron-employée...

Alexander s'accroche si fort à moi que, pour une fois, sa puissance limitée de Terrien pourrait surpasser la mienne. Je m'écarte pourtant de lui et pose mon front contre le sien. Je frôle sa joue de l'une de mes griffes et passe une main dans ses longs cheveux. J'ai tant de choses à lui dire. Seules me viennent de froides instructions.

— Pousse la vitesse au maximum. Garde le cap sur *Okhitan*. Dévie sur *Santor* s'ils nous relâchent pas. Utilise les grenades si besoin.

Il secoue la tête et respire fort pour contrôler sa panique. Je chuchote un ridicule "à plus" et quitte la pièce sur des jambes tremblantes. J'enfile fébrilement ma combinaison entre les deux sas. Un soubresaut m'indique qu'Alexander tente de nous faire accélérer en jouant sur les différentes sources d'énergie. Ma résolution s'affermirait. C'est mon job. Pour le sauver, je peux y arriver. Je peux combattre un homme en plein vol.

Rien de plus facile.

Car j'ai menti à mon prince. Le choc entendu ne peut pas correspondre à une simple accroche d'un harpon. Je perçois à présent un grésillement : l'intrus essaie de percer la carlingue avec un rayon *W*. Alors que j'accomplis les gestes d'usage pour bloquer mon casque et mes bottes antidérapantes, je m'efforce d'ignorer mon sang qui bat à mes tempes et me concentre. Ils veulent Alexander vivant. Ils auraient pulvérisé notre véhicule si ce n'était pas le cas.

Je n'ai ainsi qu'à tuer l'homme au-dessus de moi.

Rien de plus facile.



Au niveau de la trappe, je repère l'endroit où notre assaillant tente d'entrer. J'accroche mon filin de survie au mousqueton idoine et déclenche la commande pour l'ouverture et le déploiement de l'échelle. Arme en main, je prends une grande inspiration et grimpe aussi vite que possible.

Un déplacement d'air m'indique qu'une balle m'a frôlée avant même que mes pieds ne quittent les derniers barreaux. Je me rétablis tant bien que mal sur le toit du vaisseau, entourée par le silence assourdissant de l'espace. De mon adversaire, je ne retiens que la peau bleue de son visage et la haine que je lis dans ses yeux. Ainsi que la nature de son pistolet. Un filet de sueur glacée coule dans mon dos. Penser à Alexander affermit toutefois ma détermination. Je tire à mon tour, le rebelle recule.

Rien de plus facile.

Si nos armes sont calibrées pour rectifier les incertitudes d'un tir dans l'espace, les mouvements erratiques de l'*aerocab* nous empêchent de viser correctement. Mon ennemi me rate encore, ses traits deviennent plus grimaçants ; je le touche à l'épaule. Il chancelle. Je tire de nouveau.

Rien de plus facile.

Une secousse me fait perdre l'équilibre, je pose un genou et une main gantée sur la carlingue pour éviter le projectile suivant. Loupé. Une violente douleur irradie de mon flanc droit. La mâchoire serrée, je reste dans la même position. Un trou d'air bienvenu projette le *Madrivolanne* au sol. Son arme lui échappe.

Je me relève, comble la distance qui nous sépare et m'efforce d'ignorer l'effroi dans son regard. Je vise tant bien que mal son cou malgré les frissons qui me parcourent. Ses yeux se révulsent, un haut-le-cœur me saisit. Je détache son filin de sécurité accroché à un mousqueton sur la carlingue. Son corps est aspiré dans le vide. Avec un dernier tir, je pulvérise le câble relié à notre vaisseau.

Rien de plus facile.

Je m'accorde une éprouvante respiration. Le froid de l'espace mord la déchirure créée dans ma combinaison et apaise à peine la douleur due au projectile qui a éclaté dans mon ventre. À cet instant, leur véhicule explose dans une déflagration silencieuse. Je reste figée face aux flammes vertes qui s'élèvent.

— Skara ?

La voix étouffée d'Alexander me sort de ma transe. Je rejoins la trappe, une main sur ma blessure, et bondis à l'intérieur. Son visage affolé, devant lequel il tient un simple masque, m'accueille. J'arrache mon casque. L'odeur de mon propre sang n'échappe pas à mes sens aiguisés.

— Ferme l'ouverture, idiot, tu vas t'asphyxier !

Il s'exécute et me prend dans ses bras dans un seul et même geste. Je prie pour qu'il ne relève pas ma grimace de douleur.

— Y avait un des gars, c'est ça ? Tu l'as eu ? Tu n'es pas blessée ? J'ai eu si peur ! J'ai fait sauter leur véhicule avec le *cannonThrower* depuis le clapet de renouvellement d'air !

Le débit effréné de ses explications me donne encore plus le tournis que le feu qui me dévore de l'intérieur.

— Bravo, je savais qu'on s'en sortirait grâce à toi, affirmé-je d'une voix tremblante.

— Et grâce à toi, aussi.

Je lui offre mon meilleur sourire. Il est trop secoué pour remarquer quoi que ce soit. Nous rallions la *pilotroom*. Ma tête bourdonne. Je me laisse tomber sur mon siège en réprimant un cri et vérifie notre trajectoire sans attendre. La moindre *time-unit* compte. Je contourne la sécurité du vaisseau et puise dans la dernière réserve d'énergie disponible afin de nous faire gagner du temps. Nous approchons de notre destination, je devrais tenir jusqu'à notre arrivée.

— Tu saignes ! s'exclame Alexander.

— Juste une égratignure. Arrête de t'inquiéter pour moi.

— Évidemment que je m'inquiète pour toi.

Son ton est plus posé qu'il y a un instant. L'affection que je lis dans ses yeux me chamboule et me pousse presque à lui dire la vérité. Je résiste et effleure plutôt sa joue d'un baiser, sans faire cas des cisailles à l'œuvre à l'intérieur de moi.

Face à nous, un globe marron se révèle. *Okhitan*. Ma planète. Penser à ma mère, si proche et pourtant inaccessible, est bien plus douloureux que ma blessure. Mes larmes butent contre mes paupières, je les retiens.

Mon job. Ma mission. Je dois mettre Alexander à l'abri. Il va rétablir la paix et instaurer un système plus juste.

Mes forces me quittent. Non ! Je m'agrippe aux accoudoirs. Il faut que je tienne.

Rien de plus facile.

Ma vue se brouille, je glisse au bas du fauteuil. Une dernière pensée et tout s'éteint.

Pas si facile.

Marie Andrée



Numéro d'avril 2026

THÈME LIBRE

8 000 à 12 000 caractères.

du 1^{er} janvier au 28 février 2026

Règlement détaillé sur lanouve.fr

Les Écrits-20

Les candidats au concours ne disposaient que de leur propre imagination ; les membres de l'atelier d'écriture disposaient de deux outils supplémentaires : d'abord les suggestions, adressées le 3^e lundi de septembre ; ensuite, la possibilité de présenter une version amendée de leur œuvre.

Leurs textes finaux sont présentés dans les pages suivantes ; voici la première partie des suggestions.

Quelle est l'origine du mot ?

Le terme apparaît à la fin du XIX^e siècle sous la graphie *bouleau*, avec le sens de *bagarre*, *action*.

Plusieurs origines sont invoquées ;

- il viendrait du verbe *boulotter* (mener un train de vie tranquille, sans surprise), lui-même dérivé de *bouler* (rouler) avec le suffixe – *oter*.
- une autre source serait la dérivation sémantique de *bouleau* (bois difficile à travailler, qui fatigue les menuisiers, d'où l'idée d'un travail pénible). Cette seconde origine semble peu probable.

Quelles sont ses acceptions ?

1. *emploi*, généralement de nature temporaire ou informelle : *un petit boulot*.
2. *activité rémunératrice*, pouvant être perçue comme répétitive ou pénible, *un sale boulot*.
3. se dit d'une personne de petite taille et de forme ronde, *une femme boulotte*.

Ces approches appellent des synonymes, par ordre alphabétique

Définition 1	Définition 2	Définition 3
Activité	Taf	Courtaud
Besogne	Tapin	Grassouillet
Emploi	Trimard	Rondouillard
Job	Turbin	Trapu

Loin d'être limitatifs,

ces synonymes ouvrent des horizons.

Chaque mois, les *Écrits-20* reçoivent une invite d'écriture (le premier lundi) et des suggestions d'exploitation (le troisième lundi). Puis leur texte est lu, commenté, puis présenté sur Amis des Mots.

Le loup, le renard et la galette

— Commissaire Méchant Loup ?

— Inspecteur Renard ! Entrez, je vous attendais.

Le commissaire plia le journal qu'il était en train de lire et attrapa son calepin.

— Je feuilletais juste la presse pour voir s'il y avait quelque chose sur notre affaire, ajouta-t-il.

Le mot d'ordre au commissariat étant travail, Loup devait toujours paraître occupé, absorbé dans son enquête. Il ne voulait surtout pas que ses collègues s'imaginassent qu'il préférât les laisser effectuer le sale boulot pendant qu'il se la coulait douce. Surtout pas ce sournois de Renard.

— Vous vous souvenez de l'arrestation de Petit Cochon à son domicile, allée de la paille ?

Le commissaire fit mine de réfléchir et se gratta la barbe.

— Pour possession illégale de graines de haricots magiques, oui. Du nouveau ?

— Eh bien, j'ai réussi à faire parler son frère, qui habite rue du bois.

— Ah enfin ! Pas de morsures sur son corps ? Je ne veux pas avoir de problèmes avec leurs avocats.

— Vous me connaissez, commissaire, mon mode opératoire est le charme, non la torture, répondit l'inspecteur en effectuant un rond de jambes.

Renard était un beau parleur, toutes les brebis du commissariat lui tournaient autour, sans aucune notion du danger.

— Alors, qu'a-t-il avoué ? demanda Loup.

— L'aîné des frères Cochon organise tout un réseau de trafic de haricots, avenue des briques.

— Bon sang ! C'était évident. Perquisitionnez ce Cochon. Ne relâchez pas son frère. Je veux l'interroger moi-même. Je flaire un lien entre les haricots et la poule aux œufs d'or. Bien joué, Renard.

— Merci, commissaire. À propos de poule, Ogre est formel, C'est bien Jack qui s'est introduit chez lui. Ce chenapan est en garde à vue. Il a même payé les dettes de sa demi-sœur Boucle d'or avec un œuf, ce qui l'incrimine. Cochon lui a certainement procuré le haricot qui lui a permis de voyager jusque chez Ogre.

Loup prit un air songeur. Ce renard était bien malin, mais il ne faudrait pas qu'il lui vole la vedette.

— Je suppose que Cochon lui a fourni le haricot et promis un œuf en échange de la poule, soupira-t-il.

— En attendant, commissaire, pourrait-on planter un de ces haricots ? Orge voudrait rentrer, sa femme doit s'inquiéter de son absence.

— Les affaires de ménage peuvent attendre. Nous avons encore besoin d'Ogre. Dites-lui qu'il pourra repartir avec sa poule sous le bras une fois le procès terminé.

À ce mot, l'inspecteur ne put s'empêcher de se lécher les babines. Comme il aurait aimé avoir une poule boulotte aux cuisses juteuses sous le bras. Les œufs d'or, il s'en fichait bien. Ce n'est pas la richesse qui l'intéressait. Lui, ce qu'il aimait c'était la bonne chair.

— Y a-t-il toujours un mandat d'arrêt contre Boucle d'Or, maintenant que Jack a payé ses dettes ? demanda-t-il pour ne plus penser aux poules.

— Non, Renard. Papa Ours est venu me voir ce matin. Il retire sa plainte.

— Comment ça ? Boucle d'or a pourtant mangé toute la bouillie de Bébé. L'estomac de Renard se mit à grogner. Elle a cassé sa chaise ! s'insurgea-t-il.

— Je sais, soupira Loup.

— Alors pourquoi retirer sa plainte ?

— Elle n'a touché ni à la bouillie de Maman, ni à celle de Papa.

— Pardon, nous pensons qu'une cuillerée de chaque bol a été prélevée. J'ai d'ailleurs pris moi-même les échantillons pour comprendre pourquoi seul un des trois a été dévoré si goulûment.

— Bien, Renard. Les avez-vous sur vous ?

— C'est que... Renard rougit et baissa la tête. Désolé Commissaire, je les ai avalés.

— Renard, combien de fois vous ai-je dit de ne pas manger les preuves ?

— Je peux toujours écrire un rapport, rétorqua l'inspecteur. Le bol de Maman était trop salé. Pas bon ! Quelle idée de faire de la bouillie d'avoine salée ? Celle de Papa m'a brûlé le palais. Tenez, regardez, j'ai encore mal.

Il ouvrit grand la gueule sous le nez du commissaire.

— Mon Dieu, Renard ! Fermez ça tout de suite, vous avez une haleine de chacal !

— Pardon, commissaire, mais j'ai croisé Corbeau en chemin. Il m'a offert un fromage.

Méchant Loup fit les cents pas dans son bureau, gratta son cou velu en se creusant les méninges.

— Papa Ours est le propriétaire des casinos *Les trois Ours* où Boucle d'Or va jouer. Tout ce qu'elle dépense chez lui doit lui rapporter plus que ce qu'il a perdu, conclut-il.

— C'est certain, trois bols de bouillie dont un seul vraiment mangeable, ça ne vaut pas un œuf. Quoique... pensez-vous que ce soit mangeable, un œuf d'or, commissaire ?

Une chèvre bien potelée montra sa patte blanche.

— Entrez, mademoiselle Seguin, s'empressa de dire Méchant Loup de sa voix la plus douce. Ma nouvelle secrétaire. Elle est bien plus efficace qu'une brebis, souffla-t-il avec un clin d'œil complice à l'inspecteur étonné.

— Pardonnez-moi de vous déranger, commissaire, avez-vous des nouvelles de la galette.

— La galette ? Quelle galette ?

— Chaperon Rouge nous a alerté de la disparition de la galette que Mère-Grand avait posée à refroidir sur le bord de la fenêtre. Mère-Grand aussi est introuvable.

Renard, rêveur, se lécha à nouveau les babines. Une jolie chèvre, une galette, trois cochons, de la bouillie, des œufs et des haricots, cela le mettait vraiment en appétit. La grosse voix de Loup le fit sursauter.

— Où est ce Corbeau ? Il peut survoler la forêt facilement et nous aider à retrouver la galette et Mère-Grand.

— Avec tous les fromages qu'il mange, il a du mal à prendre son envol. Il devient de plus en plus gras.

Encore des cuisses boulottes. Renard laissa couler un filet de bave qu'il essuya d'un revers de la patte.

— Au fait, commissaire, j'ai trouvé cette lettre chez un des cochons. Je reconnais la plume de Corbeau, même s'il a essayé de masquer son écriture. L'inspecteur tendit un papier froissé.

— Des lettres de menaces ? J'en ai une aussi de chez Jack. Regardez, inspecteur. C'est la même écriture : « Je sais pour les graines. Tu vas payer ou je te dénonce. Je veux trois œufs d'or dans trois jours, sinon... » Corbeau est LE corbeau, réfléchit Méchant Loup.

— Gras comme il est, c'est plus une poule noire...

— Je veux dire un maître chanteur, Renard. Reste à trouver un lien avec la galette.

— Chaperon dit avoir vu quelqu'un avec de grandes dents, vêtu de la chemise de nuit de Mère-Grand, dit timidement la jeune secrétaire.

— De grandes dents, dites-vous ?

— Oui. Et de grandes oreilles, des pattes et un torse velu. Un peu comme vous, commissaire.

Renard pouffa de rire.

— Qu'est-ce que ça insinue ? que j'ai mangé la Mère-Grand de Chaperon Rouge ? hurla le commissaire.

Affolée, Mademoiselle Seguin sortit en courant et claqua la porte derrière elle. Le loup s'affala dans sa chaise.

— Elle m'avait appelé pour une affaire de galette disparue. Quand je suis arrivé, j'ai vu des traces dans la terre. La galette avait dû fuir en roulant. La vieille est sans doute en train de courir après. Elle va revenir, elle n'a pas complètement disparu. Renard, je vous promets que je n'y suis pour rien.

— En tout cas, elle n'est plus là... et elle me paraît un peu âgée pour courir...

Méchant Loup tapa du poing sur son bureau.

— Elle est plus en forme qu'on croit, méfiez-vous. Et puis, zut ! est-ce un crime que de vouloir s'habiller en vieille ? Instant de faiblesse, rien de plus. J'ai beau être commissaire je n'en suis pas moins loup, j'ai mes instincts, mes pulsions. Vous-même n'avez pas résisté à la bouillie...

— Ah pardonnez-moi commissaire, mais je n'en suis pas encore à me travestir...

— Retournons à nos cochons, voulez-vous, Renard ? coupa sèchement le commissaire.

Ces trois-là aussi commençaient sérieusement à allécher l'inspecteur qui aurait bien aimé les voir en broche.

— Voyons, mais c'est bien sûr ! s'écria-t-il en se frappant le front. Mère-Grand a envoyé Jack chercher des œufs pour faire sa galette. Jack a demandé une graine à Cochon pour aller chez Ogre. Comme il avait les dettes de sa demi-sœur à payer et n'avait pas les moyens de s'offrir le haricot, Cochon lui a fournis des graines en échange de la poule. Jack a accepté. Malgré l'invitation de Chaperon, Boucle d'Or avait trop faim pour attendre que la galette soit prête. Je ne vous apprend rien en vous disant que Chaperon

Rouge est toujours en retard. Elle se perd sans cesse dans la forêt, elle ne veut jamais rester sur la route, il faut qu'elle aille cueillir des fleurs, batifoler... que sais-je ? C'est alors que Boucle d'Or s'est introduite chez les trois Ours et a piqué leur bouillie. Corbeau a tout vu et les a fait chanter.

— Pourquoi aller aussi loin chercher des œufs ? Cette histoire n'a pas de sens.

— À ce stade, j'ai entendu parler de trop de choses appétissantes, mon estomac crie famine, je n'entends que lui. Impossible de bosser, la faim me fait délirer. Je ne me sens pas très bien.

— Je ne vous le fais pas dire. Venez avec moi, je connais l'endroit qu'il vous faut. Un bon restaurant tout en pain d'épices. Ne prenez pas cet air étonné, vous pouvez manger la porte, les murs... tout. Mais, le meilleur, ce sont les enfants que la cheffe cuisine dans son four. Un régale.

Loup se caressa la bedaine et passa une patte dans le dos de Renard.

— Allez, c'est moi qui invite. Nous pourrions tirer cette affaire au clair... et pas un mot sur mon goût pour les déguisements. Emmenons aussi cette petite chèvre, on ne sait jamais.

Agnès Bourhis

La promesse des pastilles de chocolat

Il y avait encore un monde de dingue. Le café de Mary ne désemplassait jamais, fort de son succès. Je pris place dans la queue qui s'étirait jusqu'au trottoir, tout en jetant un coup d'œil à ma montre ; on ne m'attendait au bureau que dans une heure. Je poussais un soupir de soulagement à l'idée de pouvoir appliquer mon rituel quotidien sans craindre d'être en retard.

Les minutes s'égrenaient et je me rapprochais du comptoir. Je ne sais pour quelle raison je m'évertuais à tenter d'apercevoir les boissons chaudes du moment, affichées en lettres mouvantes et multicolores sur grand écran. Café latte et pointe de caramel, thé matcha à la vanille, chocolat chaud à la fleur de sel et sa touche de chantilly... Je me faisais presque un devoir de connaître les nouveautés, alors que je savais

très bien que j'allais prendre exactement la même chose que tous les matins. Et la jeune demoiselle qui me faisait face, son habituel sourire rafraîchissant sur les lèvres, le savait aussi.

— Monsieur Léon, bonjour ! Un café allongé, noir mais pas trop, avec deux sucres ! C'est comme si c'était fait !

La jolie brune me fit un clin d'œil et revint presque aussitôt avec un gobelet fumant qu'elle me tendit comme si c'était la chose la plus précieuse au monde. Une douce chaleur me réchauffa aussitôt les mains et le cœur.

— Je vous ai ajouté un biscuit à la cannelle, me dit-elle sur le ton de la confiance, ses yeux dans les miens. Je sais que vous les adorez.

J'avais beau n'avoir que quelques années de plus qu'elle, j'eus soudain le sentiment d'être un vieux con. Le genre de mec qui se lève tous les jours à la même heure, pour faire exactement le même boulot toute la journée, encore et encore. Le genre de personne qui ne se pose plus la question de ce qu'il aime ou pas. Un robot, sans objectif et sans espoir. *Merde.*

J'avisais son gobelet à elle, sur lequel elle avait inscrit son prénom en lettres bleues.

— Je... Que buvez-vous Mary ce matin ?

Mon interlocutrice haussa un sourcil. Je ne pouvais pas lui en vouloir, je ne lui avais jamais adressé plus de trois mots, depuis près d'une année que je prenais mon café dans son établissement. Pourtant, son visage, sa joie, et le goût unique de ses breuvages étaient les seules lumières de mes journées.

— Mon préféré. Un café au lait, saupoudré de pastilles de chocolat.

Elle attendait une réaction de ma part, n'importe quoi, mais rien ne vint. Derrière moi, la file continuait de grossir, impatiente, bruyante. La jeune femme ne semblait même pas s'en apercevoir.

— Il faut que je vous dise, Monsieur Léon ; il me fait penser à vous. On pourrait penser qu'il est lisse et sans surprise, mais il suffit d'y goûter pour savoir qu'il n'en est rien. Il est bien plus que ça. Il est... intrigant.

Je relevais la tête vers Mary, les joues rouges et le cœur en fête. Elle rit, ses grands yeux lumineux brillants d'excitation.

— Noir, au lait, avec ou sans crème... Peu m'importe. Invitez-moi à prendre un verre Monsieur Léon.

Je déglutis. Maintenant. C'était maintenant ou jamais.

— Je vous en prie Mary, commencez par m'appeler Léon.

A ce moment-là, je me rendis compte que je n'avais jamais rien vu d'aussi beau que le sourire de Mary. Spontané, lumineux, immense. Uniquement grâce à moi.

— Les filles, s'exclama-t-elle en se tournant vers ses collègues, je prends ma pause !

Elle retira son tablier qu'elle déposa sur le comptoir, prit ma main dans la sienne et afficha un visage radieux aux clients impatients.

— Je vous souhaite à tous une très bonne journée !

Je ne savais plus où me mettre. J'entendais râler, vociférer. Je ne pouvais que regarder mes pieds, incapable de soutenir le regard de qui que ce soit. Je tentais de me focaliser sur la chaleur des doigts de Mary entre les miens. Sensation tellement folle et inattendue que j'en oubliais presque de respirer. *Une inspiration après l'autre, Léon.*

— Venez, Monsieur Léon. J'ai toujours su qu'au fond de vous, vous étiez une pastille de chocolat.

J'étais au bord de l'implosion. Qu'avais-je fait ? Le train de ma vie avait totalement déraillé en un claquement de doigt. En une proposition. En un sourire.

— Craquant. Fondant.

La voix de Mary était du miel.

— Et si on faisait un truc un peu fou ?

— Ce n'est pas déjà ce que l'on est en train de faire ? soufflai-je.

Mary éclata d'un rire qui aurait pu éveiller une statue. Elle pencha son visage sur le côté, m'observa de toute l'intensité de son regard bienveillant, tandis que je me liquéfiais sur place. Autour de nous, le temps semblait s'être arrêté.

— Avez-vous le vertige, Monsieur Léon ?

C'est son aura qui me donnait le vertige, mais je n'avais pas assez de cran pour le lui avouer. Il me restait juste assez de courage pour nier de la tête.

Mary resserra ses doigts sur les miens et m'entraîna à sa suite. Elle ne marchait pas, elle courait presque, sautillant sur les trottoirs, slalomant entre les passants pressés, sans jamais me lâcher. Elle était si gracieuse qu'elle semblait voler. Et sa légèreté me

retirait un peu du poids pesant sur mes épaules et mon cœur.

La jeune femme savait où elle allait. Elle avançait à travers le dédale des rues, sans jamais hésiter. Son enthousiasme et sa détermination m'étaient étrangers mais me réchauffaient. Plus que tout, j'avais peur qu'elle ne lâche ma main et que le froid m'envahisse à nouveau, comme un vieil ami.

Je n'avais jamais mis les pieds dans ce quartier festif aux murs bariolés. Des étals de marchandises s'étendaient à perte de vue. Des guirlandes couraient sur les façades, des graffitis côtoyaient des plantes chatoyantes et la musique battait son plein. Mon cœur dansait en rythme, faisait la fête dans ma poitrine. Je ne m'étais jamais senti autant en harmonie avec moi-même.

Je sentais le regard de Mary sur moi, regard attendri qui se poursuivait par un sourire sincère. Elle attrapa le collier de fleurs que lui tendait un marchand, me le passa autour du cou avant de déposer ses lèvres sur ma joue. Je m'embrasais, m'illuminais.

Elle s'infiltra dans un immeuble par une porte cochère et entreprit l'ascension d'un escalier en colimaçon qui ne semblait pas avoir de fin. Je n'avais aucune idée de notre destination et, à vrai dire, c'était bien la première fois que cette idée ne me comprimait pas la poitrine, et même le corps tout entier. Mary exhalait les notes amères du café et les fragrances plus suaves du chocolat. Je m'abreuvais de son parfum comme une plante peut s'abreuver d'eau. J'étais un homme sans vie, elle me redonnait goût à l'existence.

— Je perçois vos pensées, Monsieur Léon. Les pastilles de chocolat sont en train de fondre... Vous ferez bientôt corps avec votre environnement. Vous ne vous sentirez plus en trop.

Les marches débouchèrent sur une trappe que la jeune femme repoussa du bout des doigts.

— C'est une promesse, Monsieur Léon.

Et le soleil déversa sur nous ses rayons dorés.

Mary franchit les dernières marches qui débouchaient sur une terrasse panoramique. J'eus un sursaut de panique. J'avais franchi mes limites depuis longtemps déjà, ma zone de confort n'était plus qu'un vague souvenir. Je marchais sur un fil, que Mary maintenait pour moi, m'offrant la sécurité de sa présence. Mais sans garde-fou, ouvert aux quatre

vents, le toit provoqua en moi une vague de détresse. Étais-je en retard au bureau pour la première fois de ma vie ? Avais-je eu raison de suivre l'esquisse d'un ailleurs que Mary m'offrait sur un plateau ? Oppressé, la respiration sifflante, je laissai mes pieds reculer jusqu'à l'escalier. Je voulais faire demi-tour. J'en avais *besoin*.

— Léon.

Une ancre. Malgré mes tempêtes, Mary était mon repère inébranlable.

Sa main dans la mienne, son regard rivé au mien. Sa peau faisait corps avec la mienne. Elle ne me lâchait pas. Et je savais — *je sentais* — qu'elle ne le ferait jamais. Ma première véritable certitude. Mon exutoire. Mon oxygène.

Elle m'attira à elle. Me fit assoir au centre de la plate-forme vertigineuse, loin du vide.

— Tu es en sécurité. Tu peux ouvrir les yeux.

Je n'avais pas remarqué qu'ils étaient fermés. Doucement, avec précaution, mes paupières se soulevèrent. Et la beauté du lieu, la magnificence de l'instant, me frappèrent de plein fouet. J'étais un aveugle qui recouvrait la vue. Un verre vide, soudain rempli.

— Regarde, on voit mon café là-bas, m'indiqua-t-elle du doigt, en posant sa tête sur mon épaule.

La ville s'étendait devant nous, immense. Les rues s'entrecroisaient en lignes sinueuses, les habitations s'étiraient jusqu'à disparaître à l'horizon. Les piétons ressemblaient à de minuscules insectes que j'aurais pu tenir dans une main.

J'avais l'univers entier à mes pieds. Et pour autant, mon monde ne se résumait qu'à une seule personne, et elle se tenait à mes côtés.

J'étais un homme. Libre et vivant.

Agathe Débus



Le syndicat des chats

— Au boulot, au boulot ! Mathilde se réveilla en sursaut.

— Ouf ! Ce n'était qu'un cauchemar, réalisa-t-elle, soulagée.

Assise dans son lit, elle s'en remémora les scènes : sa chatte avait ramené à la maison les matous du quartier dont elle était devenue la coqueluche. Ils avaient vidé toutes les gamelles, puis s'étaient mis à tourner en rond, miaulant féroce-ment pour en avoir encore. Ou juste pour l'empêcher de dormir. Et sa chatte, cette traîtresse, menait la révolte. Leurs miaulements s'étaient mués en slogans humains : « Au boulot ! » Fanions et ballons rouges brandis, ils scandaient comme en manif.

Mathilde se leva, but un grand verre d'eau et croisa sa chatte, qui la défiait du regard.

— Demain, le véto, ma belle. Désolée.

Baya Boualem

Au café

Le serveur déposa les trois tasses fumantes sur les quelques centimètres carrés encore libres de la petite table bistro.

— Merci Stéphane, ça va nous réchauffer, dit Loïc, gratifiant l'homme d'un léger sourire, puis replongeant son regard dans les documents étalés devant lui.

Ses deux compagnes, totalement absorbées par l'examen d'un feuillet, ne réagirent que lorsque l'odeur de l'expresso leur chatouilla le nez.

— J'ai rédigé ce curriculum vitae pour répondre à votre demande. Je ne suis pas sûre qu'il corresponde aux standards en vigueur actuellement. J'y ai mis toutes mes formations depuis mon bac et mes expériences variées au fil du temps, malgré tout, ça ne fait pas lourd !

— Ne vous en faites pas, Sabine, nous n'en sommes qu'au tout début de votre accompagnement vers l'emploi. Ce premier CV est bien suffisant pour nous donner quelques éléments de votre cursus. En discutant ensemble, le but est maintenant de vous aider à formuler votre projet. Qu'en penses-tu, Jane ?

La question de Loïc sortit la jeune femme blonde de la consultation de son smartphone.

— Excusez-moi tous deux, j'attends un message important d'un client. Ça m'embêterait de le rater. Ceci dit, je suis tout à fait d'accord avec toi, Loïc : il y a, déjà là, matière à discuter.

Jane et Loïc formaient un binôme d'accompagnateurs pour une association d'aide au retour à l'emploi. La structure ne possédait pas de locaux, les rencontres avec les chômeurs avaient lieu dans un café du centre-ville. Cela avait le mérite de plonger ces personnes, souvent écartées de toute vie sociale, dans un contexte convivial et animé, loin de la froideur administrative d'un bureau. Jane, trentenaire active, avait rejoint l'asso en début d'année. Elle jonglait avec son agenda d'agent immobilier et arrivait, tant bien que mal, à dégager quelques créneaux en journée pour honorer ce nouvel engagement. Loïc se pliait au calendrier contraint de sa coéquipière, le sien était aisément aménageable. En retraite depuis deux ans, il consacrait une grande part de sa disponibilité à ce bénévolat, dans lequel il était engagé de longue date. Dépassant le chagrin causé par le décès de sa femme, quatre ans auparavant, il employait sans compter son énergie et son temps à encadrer la rénovation d'une ferme sur la côte. Cependant, il donnait priorité à ces accompagnements qui lui tenaient à cœur. Il y a quinze jours, nos deux bénévoles avaient fait la connaissance de Sabine, lui avaient présenté le fonctionnement de l'association et évalué sa demande. Très rapidement la parole s'était libérée ; ils avaient compris que cette femme, proche de la cinquantaine, s'était brusquement retrouvée seule et sans ressources : son mari, bien plus âgé qu'elle, avait décidé de refaire sa vie avec une autre, maintenant qu'il était en retraite. Sabine avait élevé leurs deux enfants, aujourd'hui adultes, et n'avait jamais envisagé une carrière personnelle. Elle s'était confiée sans détour et avait besoin d'aide pour se projeter vers un futur possible.

— Vous avez dit aimer le contact avec les enfants, les petits comme les ados ; votre expérience de mère de famille n'est pas à négliger, vous y avez déployé des qualités précieuses, à mettre en valeur maintenant. Avez-vous imaginé travailler dans le domaine de l'enseignement, de l'encadrement de jeunes ?

Un silence suivit la question de Loïc, Sabine hésitait à se prononcer. Cette recherche, si nouvelle pour

elle, la propulsait en pensée vers un avenir qu'elle peinait à imaginer.

— Réfléchissez-y et renseignez-vous sur les métiers possibles dans ce secteur d'activité. Bien sûr il faudra envisager une formation, mais nous verrons cela plus tard. Commençons par cerner ce qui vous fait rêver. Qu'en dis-tu, Jane ?

— Tout à fait, ne précipitons pas les décisions, prenez le temps de poser vos priorités et vos souhaits. C'est petit à petit que vous verrez émerger le chemin à prendre. A propos de chemin, je suis désolée, mais je vais devoir vous quitter et écourter notre rencontre. Je dois rejoindre d'urgence un collaborateur.

Jane refermait son sac en disant ces derniers mots et se levait déjà. Loïc répondit :

— Sabine, je vous propose de nous retrouver ici dans deux semaines, même heure, pour continuer l'échange à partir de votre recherche. C'est OK pour toi Jane ?

— Ça marche, répondit-elle en consultant debout son agenda, à plus !

La jeune femme s'éloigna en vitesse, laissant Sabine et Loïc ramasser sans précipitation les documents épars sur la table.

Quelques semaines plus tard, Sabine pianotait avec entrain sur son ordinateur portable, installée dans un petit salon confortable, dissimulé dans une alcôve du café.

— Tu m'as devancé, et pourtant je ne suis pas en retard ! Enfin je crois... s'annonça Loïc, cherchant du regard l'immense horloge murale.

— Bonjour, j'ai trouvé pratique de m'installer ici pour travailler, un peu avant notre rendez-vous. Ça me stimule de voir du monde autour de moi, plutôt que les quatre murs de mon appartement.

Les cheveux poivre et sel de Loïc brillaient de multiples gouttelettes de pluie.

— Je suis sorti sans capuche ni parapluie, et voilà le résultat ! Je ne pensais pas risquer l'averse, le soleil brillait tout à l'heure. Excuse-moi un instant, je vais tenter de me sécher un peu.

Quinze minutes plus tard, Jane, échevelée, fit son apparition telle une tornade.

— Pardon de ce retard ! Depuis ce matin, tout se ligue contre moi pour contrecarrer mes plans. Dernier avatar en date, je ne trouvais plus mes clés de voi-

ture ; devinez... elles étaient dans ma salle-de-bain, allez savoir pourquoi !

— Cool Jane, reprend ton souffle et pose-toi un peu. En t'attendant, j'ai découvert l'avancée des choses. Depuis mars, le projet de Sabine a bien évolué !

L'admiration perçait dans la voix de Loïc ; il avait simplement suffi d'être présents, auprès d'elle et à son écoute, pour que Sabine trouve, en elle-même, toutes les ressources pour aller de l'avant.

— Grâce à vous, vos retours et vos remarques sur mes réflexions et mes recherches, j'ai compris ce qui me tient à cœur : je souhaite avoir une activité créatrice. Il m'a fallu du temps, voilà bientôt trois mois que j'ai pris contact avec vous ! Bref, la semaine dernière j'ai rencontré le décorateur à qui vous m'avez adressée, ça m'a convaincu du bien fondé de ma démarche. Son atelier est super-inspirant, coloré, chaleureux. En sortant de chez lui j'ai eu envie, moi aussi, d'apporter du beau, de l'harmonie à des clients. J'ai été tellement emballée par cette idée que j'ai déjà trouvé une formation en décoration intérieure, et le financement pour le faire.

— Magnifique, Sabine ! Je te vois vraiment dans ce métier, je suis sûre que tu vas réussir.

— Je suis d'accord avec toi Jane, renchérit Loïc, elle a toutes les qualités pour y exceller, une fibre artistique certaine ainsi que la capacité à écouter et comprendre les demandes des clients.

— Vous êtes trop sympas tous les deux ! J'ai maintenant une nouvelle demande à vous faire : j'ai besoin d'être stimulée pour tenir bon jusqu'au bout de ma démarche, acceptez-vous de continuer à m'accompagner pour le temps de ma formation ?

Sabine ponctua sa question d'un grand sourire. Ces rencontres au café lui étaient précieuses, elle ne s'imaginait pas rompre la relation amicale qui y avait pris naissance.

Sans hésiter et d'une seule voix, le binôme s'engagea à poursuivre le chemin commencé avec elle.

En cette fin d'après-midi ensoleillée, Sabine, par faveur spéciale de Stéphane, avait obtenu l'autorisation de s'installer au premier étage de l'établissement dans une partie du café fermée en semaine. Elle avait choisi d'y réunir son binôme une dernière fois, pour y fêter la réussite de son projet. Le calme y régnait,

une légère musique d'ambiance s'élevait de haut-parleurs bien dissimulés.

Jane s'écroula, plus qu'elle ne s'assit, dans un des moelleux fauteuils.

— J'ai décidé d'arrêter de courir. Si, si, ne ris pas, je suis très sérieuse. J'en ai marre du boulot, j'ai besoin d'un break.

— Je te comprends, le boulot c'est précieux, c'est souvent indispensable, mais ce n'est pas tout dans la vie. Il faut savoir lui réserver la juste place. C'est aussi grâce à vous deux que je l'ai découvert.

— Pourtant on t'a surtout incitée à le chercher, ce travail auquel tu aspirais, sans vraiment savoir ce qu'il serait.

— Sais-tu Jane, que te voir courir ainsi toute la journée m'a fait douter de vouloir me lancer dans ce monde du travail qui me faisait si peur.

— Un peu contre-productif mon accompagnement, alors ? interrogea la jeune femme, puis poursuivit, c'est étrange Loïc, n'est jamais en retard lui, comment se fait-il qu'il ne soit pas encore là ?

— Il vient de m'envoyer un SMS, il arrive dans un instant, répondit Sabine, après avoir consulté son écran.

Un silence s'installa, seulement troublé par de faibles bruits émanant du rez-de-chaussée, légers tintements de verres et de bouteilles, ronronnement du percolateur, bourdonnement de conversations animées.

— Je dois te remercier, tout particulièrement, pour quelque chose qui va te paraître bizarre...

Sabine sembla hésiter avant de poursuivre, puis se lança :

— Au long de ces mois, quand tu arrivais en retard et plus encore quand tu partais précipitamment, tu as permis, involontairement, que la rencontre se prolonge entre Loïc et moi, hors du cadre de l'asso. Petit à petit, nous avons appris à nous connaître mieux, à nous apprécier, jusqu'à...

— Non, j'y crois pas ! l'interrompit Jane, c'est ce que je pense ? Vous êtes tombés amoureux ?

Un grand sourire lui répondit. A point nommé Loïc fit son apparition, porteur d'un magnifique bouquet de roses.

— A voir vos mines réjouies, je déduis que vous avez eu le temps de discuter.

Il s'approcha de Sabine et lui tendit les fleurs. Le regard, qu'ils échangèrent alors, parlait pour eux deux.

— Eh oui, Jane, chercher du travail, c'est aussi chercher à donner un sens à sa vie. Et ça c'est contagieux ! Sans vraiment le formuler, moi aussi, j'étais en quête d'un avenir à construire. En Sabine, j'ai trouvé à la fois une compagne et une décoratrice hors pair pour les chambres d'hôtes que je compte ouvrir dans ma fermette. Je n'en espérais pas tant, je suis comblé.

— Eh bien, vous êtes de sacrés cachottiers tous les deux. Vous m'avez bien eue ! Finalement, c'est presque grâce à moi, ce merveilleux final, non ? conclut Jane dans un éclat de rire.

Élisabeth Guélaën



Le bouleau

Dans quelques secondes, le soleil apparaîtra enfin sur le coteau. Il est en retard de trois minutes par rapport à hier. Les feuilles frémissent d'excitation. Un souffle de contentement parcourt le bosquet implanté au bord de la chaussée, en particulier un bouleau dont les racines flirtent avec le bitume.

Il doit impérativement compléter ses réserves sous peine de manquer de ressources au début de la saison prochaine. Ces journées de fin d'été sont cruciales

pour lui. Un rayon rasant s'extirpe des cimes et arrose brusquement la vallée, transperçant les nappes de brume qui stagnent à la surface du fleuve tranquille. C'est le signal que les feuilles attendent.

« Au boulot ! », pensent-elles alors que les premiers photons du matin les percutent de plein fouet. Dans un synchronisme étonnant, elles ouvrent leurs stomates, puis exposent au soleil les cellules qui, à leur surface, agissent comme des loupes et concentrent les rayons vers l'intérieur.

Les grains de lumière pénètrent alors au plus profond des tissus, rebondissent sur les cloisons, changent sans cesse d'orientation, avant d'être interceptés au passage par les pigments de chlorophylle de l'équipe dite de lumière qui les attend pour activer la photosynthèse.

L'organisation du travail au sein du feuillage est parfaitement huilée. Il faut dire que ce bouleau, auquel ces feuilles sont attachées, n'est pas n'importe quel arbre. Il vient d'être distingué parmi tous ses congénères et en éprouve une grande fierté. « J'ai reçu la croix du Mérite ! » répète-t-il à l'envi. Ses voisins, le charme, le hêtre et l'érable champêtre regardent pourtant la croix rouge qui orne ses flancs avec suspicion.

Il semble cependant que les bipèdes à l'origine de cette distinction préparent une cérémonie spéciale autour de lui. Habituellement, à cette heure-ci, les camions de livraison se succèdent sur la chaussée en secouant leur ramage. Aujourd'hui, seules quelques voitures sont passées ; certaines se sont curieusement arrêtées sur le bas-côté. Leurs gyrophares allumés envoient des faisceaux de lumière croisés qui arrosent et interpellent toute la végétation alentour.

Le bouleau n'en perd pas pour autant sa concentration. L'équipe de l'ombre élabore à présent les briques de matière organique dont l'arbre a besoin. Déjà, les premières molécules s'accumulent dans les fins canaux qui desservent les feuilles. Elles seront évacuées vers les autres constituants de l'arbre par le pétiole, seule voie de communication entre ces feuilles et leur hôte.

Les stomates sont maintenant en pleine effervescence et intensifient les échanges gazeux avec l'atmosphère. Les feuilles retiennent le gaz carbonique de l'air et expulsent sans vergogne le trop-plein

d'oxygène, cet oxygène qui ne représente pour elles qu'un déchet encombrant.

Ces feuilles consomment au moins trente litres d'eau par jour à cette époque de l'année pour constituer la sève élaborée. Elles pompent allègrement dans la sève brute amenée jusqu'à elles depuis les profondeurs. Elles n'ont pas conscience que, pour leur fournir cette manne liquide dont elles ont tant besoin, de nombreux mécanismes physico-chimiques sont à l'œuvre en amont.

Une intense activité agite en effet le tronc. Celui-ci doit faire communiquer les racines et le houppier, tâche plus ardue d'année en année, au fur et à mesure de la croissance de l'arbre. Ses extrémités se comportent comme des entités indépendantes prenant un malin plaisir à s'éloigner.

Sa mission principale est de faire grimper l'eau à des hauteurs défiant les lois de la physique, une tâche acrobatique qu'il mène tant bien que mal. L'arbre traque la moindre bulle d'air qui se serait glissée dans le flux et aurait pu casser sa dynamique. Les multiples vaisseaux de bois, fins comme des cheveux, charrient les deux types de sève, l'une montante, l'autre descendante. Ils se contractent dans la journée et se dilatent légèrement durant la nuit, donnant l'illusion que le tronc est animé par un lent, mais puissant battement cardiaque.

« Au boulot ! », pense-t-il en se mettant en branle.

La circulation des fluides dans les vaisseaux est parfaitement huilée. Il faut dire que ce bouleau, auquel ce tronc est attaché, n'est pas n'importe quel arbre. Il vient d'être distingué parmi tous ses congénères et en éprouve une immense fierté. « J'ai reçu la croix du Mérite ! » répète-t-il à l'envi. Ses voisins, le charme, le hêtre et l'érable champêtre se questionnent à propos de cette croix rouge qui orne les flancs du bouleau.

À présent, les bipèdes qui s'affairent autour du bosquet installent des barrières sur la chaussée, sans doute pour délimiter l'espace assigné à la future cérémonie. Le bouleau s'interroge : les travailleurs du petit matin, croisant habituellement ceux de la nuit, vont-ils s'arrêter aujourd'hui pour le saluer ?

Il n'en perd pas pour autant sa concentration. Sous terre, au fond des galeries obscures, les racines ne sont pas en reste. Incapables de ressentir la moindre

lumière d'un soleil dont elles ignorent tout, elles ont pourtant perçu la tension sur la colonne d'eau qui prend sa source ici, dans les innombrables ramifications du réseau souterrain.

La racine pivot de l'arbre se divise en racines de plus en plus fines jusqu'à n'être plus qu'un écheveau de fins filaments d'un diamètre de moins d'un millimètre. La ramification méthodique dont elles relèvent porte ses fruits ; pas une particule d'humus ne passe au travers des mailles de cette diaspora.

Il n'a pas échappé au bouleau que, d'été en été, les averses deviennent de plus en plus rares. Chaque molécule d'eau est donc soigneusement extraite du tissu spongieux issu de la décomposition successive d'une myriade d'organismes végétaux ou animaux.

« Au boulot ! », scandent les racines en se mettant à pomper le précieux liquide.

Par ailleurs, les ancêtres de ce bouleau ont passé des accords avec le peuple fongique, ces champignons qui colonisent de façon invisible la moindre parcelle du sous-sol. Les champignons extraient des minéraux pour le compte des arbres qui, en retour, leur rétrocèdent des sucres qu'ils sont incapables de fabriquer.

Cette symbiose illustre le principe de l'entraide au sein du vivant, infirmant par là-même la thèse de la compétition à outrance comme seul moteur de l'évolution.

La collaboration au sein du sous-sol est parfaitement huilée. Il faut dire que ce bouleau, auquel ces racines sont attachées, n'est pas n'importe quel arbre. Il vient d'être distingué parmi tous ses congénères et en éprouve une immense fierté. « J'ai reçu la croix du Mérite ! » répète-t-il à l'envi. Ses voisins, le charme, le hêtre et l'érable champêtre se méfient finalement de cette croix rouge qui orne les flancs du bouleau.

Une heure après le lever du soleil, la machinerie complexe fonctionne à pleine puissance. Ce sera encore une splendide journée.

Quelques bipèdes restent plantés là, sans doute pour sécuriser les lieux et canaliser le public. Pourtant, aucun véhicule ne passe plus. Le bouleau ignore qu'une déviation temporaire a été installée au dernier croisement. L'organisation du travail au sein des services techniques intercommunaux est parfaitement huilée.

À cet instant, un de ces bipèdes, habillé d'un pantalon et d'une veste de protection, ouvre le coffre d'un véhicule garé à proximité du bosquet. Il s'empare de la tronçonneuse rutilante qui y est couchée, attendant son heure. Il vérifie le niveau d'essence par acquit de conscience — il ne manque pas une goutte.

Dans quelques instants, chaque composant de l'appareil jouera sa partition et donnera sa pleine mesure. Le carburateur dosera le mélange d'air et de combustible, le moteur à deux temps l'aspirera et la bougie d'allumage déclenchera une étincelle. Celle-ci permettra au moteur à explosion de propulser le piston qui lui-même transmettra son mouvement de rotation à la chaîne composée de maillons et de gorges tranchantes. L'engin rugira de contentement, prêt à donner toute sa puissance.

L'homme frémit d'excitation. Un souffle de contentement parcourt les poils drus de sa barbe hirsute. Ce sera encore une splendide journée. Il s'approche du bouleau, guidé par la croix rouge qui orne son tronc et le distingue de tous ses congénères. Trop près de la route, avaient conclu les responsables du service technique intercommunal.

« Au boulot », se dit-il en amorçant le lanceur d'un coup sec.

Erwann Avallach



Peintres en herbe

Le jardin resplendissait du jaune des jonquilles et du rouge éclatant des tulipes. Mes enfants jouaient dehors sur la pelouse, d'un vert presque fluorescent, et je me réjouissais du temps si beau et des petits si sages, mais à présent silencieux, ce qui finit par m'alerter.

Je sortis de la maison et ce que je découvris me laissa sans voix. La plus petite arrachait consciencieusement des poignées d'herbes pour les donner à son frère, qui en frottait le mur. Il s'interrompit pour dire d'une voix fière :

— Maman, on repeint le mur !

Sur une cinquantaine de centimètres de hauteur, le mur était vert prairie.

J'accueillis cet exploit artistique par un cri, suivi d'un ordre de nettoyage. Je leur amenai une bassine d'eau savonneuse et deux brosses, et criai :

— Au boulot !

Les deux diables frottèrent, avec autant de plaisir et d'efficacité qu'ils avaient mis à peindre, et jusqu'à ce que le mur soit redevenu blanc.

Joëlle Caujolle

Promotion

Après une année de travail dans une ambiance délétaire et dans une équipe supervisée par un chef pleutre et indécis, j'avais décidé de m'octroyer une semaine de vacances, loin des collègues pour la plupart incapables ou malfaisants.

J'avais choisi une pension de famille, au fond d'une venelle, dans un village d'une île grecque peu connue du nom de Khalmos. Je pensais y être tranquille pour me ressourcer.

Lorsque je l'avais appelé avant de réserver, le propriétaire, que l'on devinait truculent malgré son anglais approximatif, m'avait vanté les mérites de l'endroit : un climat doux, sans chaleur excessive, une vue imprenable sur la mer, une population accueillante et des clients charmants.

Je ne suis généralement pas du genre à me précipiter pour décider, pesant le pour et le contre et consultant différents avis avant de choisir. Cette fois, le jugement sans doute altéré par les moments difficiles

que je vivais depuis un an, j'avais foncé, sans prendre la peine de chercher une alternative.

Le vol jusqu'à Athènes s'était déroulé sans encombre, malgré un départ très matinal et une heure de retard au décollage.

Le transfert en taxi vers Le Pirée pour l'embarquement sur le ferry s'était également bien passé pour qui aime le sirtaki émanant d'un autoradio hors d'âge et grésillant, le skai brûlant d'un siège à demi défoncé et l'absence de monnaie du chauffeur à l'arrivée au port, juste à temps pour ne pas manquer le départ du bateau, mais trop tard pour avoir le temps de contester le montant de la course.

À peine montée sur le ferry, et alors que la sirène du départ retentissait déjà et que les amarres étaient larguées, une des roulettes de ma valise en avait profité pour lâcher et s'abîmer en mer. Un marin bourru m'avait fait signe de déposer mon bagage dans un des deux containers grillagés coincés entre les voitures stationnées. Voyant que l'un portait l'étiquette Krenios, et l'autre Salgos, je le questionnais en désignant alternativement l'un et l'autre container : « Khalmos ? ». Pour toute réponse, il s'était contenté de grommeler. J'avais opté pour le container le plus accessible, dans lequel je m'étais résolue à littéralement jeter ma valise, tant les parois étaient hautes et l'accès gêné par les voitures.

Je ne suis pas bégueule, mais la traversée fut un véritable cauchemar. Une mer bien formée me provoquait des remontées acides incontrôlables. Un passager, assis juste en face de moi, vomissait par saccades dans un sac en papier qui finit par craquer, répandant son contenu sur mes pieds.

À l'approche de Khalmos, la mer était plus calme mais l'odeur émanant de mes chaussures persistait, ce qui me valait des haut-le-cœur réguliers. Malgré la nausée, il m'avait presque fallu plonger dans le container pour extirper ma valise ensevelie dans un amoncellement de bagages, sous l'œil indifférent du marin du départ. J'étais la seule à débarquer et j'avais quasiment dû sauter sur le quai, tant le bateau semblait pressé de repartir.

Apollon, mon logeur, était censé venir me chercher pour me conduire à la pension, mais personne ne m'attendait. Après une demi-heure, qui me permit peu à peu de calmer mon embarras gastrique, je vis débouler au bout du quai un quinquagénaire bedon-

nant, conduisant un âne débonnaire. Avec un sourire gracieux qui compensait un strabisme prononcé, il empoigna ma valise qu'il cala sur le dos de l'animal et m'invita à le suivre. Nous marchions depuis un quart d'heure dans les ruelles tortueuses du village, en tentant de deviser dans un mélange de grec et d'anglais peu orthodoxe, lorsque je reconnus la pension au fond de la venelle. A la réception, Apollon m'offrit quelques morceaux de pastèque fraîche puis monta ma valise dans une petite chambre simple, avec une jolie vue sur la mer. Il m'indiqua que le dîner serait servi à dix-neuf heures.

J'avais juste le temps de me rafraîchir sous une bonne douche, avant de redescendre. Je dus hélas me contenter d'un vague filet d'eau jaunâtre.

A dix-neuf heures pile, j'étais à la réception. Une serveuse peu amène, bien mal nommée Angélique me colla à une table dans un coin sombre, au fond de la salle. J'essayais en vain de négocier une table mieux placée plus proche de la mer et plus éloignée des toilettes, pensant qu'une salle quasiment vide serait un argument solide, mais contre toute attente, la diabolique Angélique resta inflexible. A la chambre 11, qui était la mienne correspondait la table 29, un point c'est tout. Je finis par renoncer à la convaincre, espérant le lendemain obtenir d'Apollon ce qui ne me semblait pas une faveur extravagante.

Le dîner, apporté en une seule fois, était prévisible : du tarama aussi rose que le sweat-shirt d'Angélique, du tzatziki dont l'aspect me rappelait ce que le passager malade du bateau avait projeté sur mes chaussures, des brochettes presque carbonisées, agrémentées d'oignons forts et très peu cuits. Le vin rouge, qui accompagnait le tout, était en bonne voie de finir dans une vinaigrette. J'expédiai mon repas rapidement, résolue à me coucher tôt, après un voyage finalement fatigant.

Le mauvais temps, qui avait commencé à soulever la mer lors de la traversée, s'aggrava pendant la nuit. Le vent soufflait violemment, la pluie cinglait les vitres, le bruit était tel que le sommeil était difficile à trouver. Ma nuit ne fut guère reposante, je somnais parfois dans un sommeil peu réparateur, rapidement réveillée par des bourrasques bruyantes et inquiétantes.

Au petit-déjeuner, les nouvelles n'étaient pas rassurantes. Les flashes météo se succédaient, prédisant

la tempête du siècle pour le week-end à venir. Apollon me conseilla de repartir par le prochain bateau qui ferait encore la traversée, prévu le lendemain. Selon lui, le ferry, que je devais reprendre le samedi suivant serait cloué au port et l'île serait bientôt coupée du monde pour une durée imprévisible, le ponton de l'île ne permettant aucun accostage par mer formée. J'hésitais un peu, car repartir le lendemain signifiait renoncer à mes vacances, mais la perspective de rester bloquée en pleine tempête ne m'enchantait pas non plus. A la réflexion, je compris que l'absence de touristes débarquant avec moi la veille était sans doute liée à cette particularité d'accostage, l'ensemble des guides touristiques la signalant comme pouvant être très pénalisante. Je regrettai amèrement de m'être décidée pour cette île sans m'être mieux renseignée. Je passai donc ma première journée de vacances à regarder la télévision pour essayer de me faire une opinion. Plus la journée avançait pire la tempête à venir s'annonçait. Le dimanche soir, j'étais finalement décidée et je demandai à Apollon d'échanger mon billet de ferry prévu le samedi suivant pour celui du lendemain matin lundi, qui semblait le seul bateau maintenu pour la semaine entière.

Sous une pluie battante, Apollon et son âne me conduisirent au port et j'embarquai aussitôt pour Athènes. Le bateau tanguait dangereusement, on ne tenait même pas assis, il fallait s'agripper au dossier du siège de devant pour maintenir son équilibre. Après deux bonnes heures d'un rodéo nautique épuisant, Le Pirée était en vue et je débarquais soulagée. J'ai achevé ma semaine de vacances à Athènes où la totalité des monuments était fermée pour cause de grèves.

Ces vacances tant attendues étaient un véritable désastre. Je n'osais pas estimer le prix de cette semaine de cauchemar, le billet de retour en ferry acheté en urgence et la chambre d'hôtel à Athènes réservée au dernier moment ayant été acquis au prix fort, en sus de mon séjour à Khalmos que l'assurance souscrite ne remboursait pas pour des simples raisons météo. Pour éviter les dérives financières, j'avais songé à rentrer directement à Paris dès mon arrivée à Athènes, mais les compagnies aériennes semblaient s'être concertées pour proposer des Athènes-Paris au prix d'un tour du monde.

Le vol de retour le samedi soir, heureusement, se déroula tranquillement et mon dimanche à la maison, avant la reprise du travail, fut la meilleure journée de la semaine. Je la passai à réfléchir à ce que j'allais répondre à mes collègues, qui ne manqueraient pas de me questionner sur mes vacances. J'hésitai entre la franchise qui les réjouirait trop : « atroces », le mensonge qui paraîtrait suspect : « idylliques » et l'ambiguïté qu'ils n'auraient sans doute pas la finesse de déceler : « inoubliables ».

Je n'eus pas ce loisir, puisque dès mon arrivée le lundi matin, mon chef me convoqua pour m'annoncer ma promotion : j'étais mutée dans notre agence en Grèce, où j'étais attendue dès la semaine suivante pour faire la tournée des îles, en vue de promouvoir l'entreprise. Sacré boulot, en perspective !

Véronique Narat

Un atelier

Elle s'inscrit à un atelier d'écriture. Les participants sont accueillis dans un jardin fleuri. L'animateur donne des consignes pour favoriser l'émergence de nouvelles plumes. Une seule contrainte ; ne pas dépasser mille caractères, espaces comprises. Un thème est donné. Chacun s'isole sous le houpplier d'un arbre. Certains doigts courent déjà sur les claviers, quand d'autres préfèrent les chants du papier.

Les heures s'écoulent au rythme des mots qui vi-revoltent ; *travail*, *boulot*, *besogne*. D'autres apparaissent comme *sinécure* et *labeur*, tandis que *turbin* et *taf* ne trouvent pas leur place. Au loin, la cloche d'une église rappelle le temps passé sur l'une ou l'autre tournure de phrase. Écrire provoque des tempêtes intimes, un carnaval d'émotions. Petit à petit, à la faveur des rencontres, on s'apprivoise. À la lecture, sous le bruissement des mots, on devine des parcours fragiles. Elle entend des déchirures, élabore des histoires et débusque l'un ou l'autre des non-dits.

Michèle Peyrat

Prochain numéro

THÈME LIBRE

Règlement détaillé sur lanouve.fr